

Le rôle majeur de la migration dans les processus démographiques*

David A. COLEMAN**

Introduction

Afin de replacer les phénomènes migratoires contemporains dans une perspective historique, en les comparant à d'autres mouvements migratoires plus anciens, on passera ici en revue quelques-unes des grandes migrations historiques ou même préhistoriques.

On verra ainsi que les types de migration observés aujourd'hui et leurs conséquences démographiques ne relèvent que de certaines catégories de comportements migratoires dont l'histoire nous apprend que bien d'autres se sont manifestées dans le passé. Et certaines de ces autres formes, aujourd'hui disparues, ont pu avoir des conséquences pour les populations bien plus importantes que celles actuellement observées (et notamment que la migration internationale vers l'Europe occidentale et les États-Unis).

On retiendra ici, comme définition de la migration, tout changement de lieu de résidence (individuel ou collectif) d'une distance généralement (mais pas obligatoirement) supérieure à celle de la mobilité quotidienne et pour une durée assez longue, généralement supérieure à un an. En réalité l'objectif de ce chapitre a davantage trait à la migration internationale qu'à la migration interne. Cependant, le plus souvent, dans le passé, les pays, les frontières nationales et la régulation des flux migratoires à travers elles n'existaient pas. Durant toute la préhistoire, les populations humaines ne se sont que très rarement fixées de manière permanente sur un territoire. Elles se sont continuellement déplacées, d'abord pour chasser et cueillir, puis pour faire paître leurs troupeaux, au sein de vastes territoires. Faute de résidence permanente, ces

* Traduit de l'anglais par Anne-Marie Codur et Jacques Vallin.

** Department of Social Policy and Social Work, University of Oxford, Oxford, U.K.

populations peuvent être considérées comme migrantes. La distinction entre migration d'un lieu à un autre sur un même territoire ou vers de nouveaux territoires et migration journalière autour d'un lieu de résidence temporaire s'estompe alors, mais ne disparaît cependant pas tout à fait. De tels mouvements continuels ont longtemps dominé la démographie de l'espèce humaine, dans le contexte d'incertitude dans lequel elle s'est développée. Considérer ces mouvements pour ce qu'ils sont réellement, des migrations, c'est donner à ce concept une acception large qui permet d'entrevoir l'extrême variété des comportements humains dans ce domaine.

I. — L'analyse des migrations en démographie

1) *Le parent pauvre de la discipline*

La migration est le plus souvent considérée comme le parent pauvre de la démographie. Alors que ses effets sont prééminents à l'échelon local, aux niveaux d'agrégation plus larges auxquels travaillent généralement les démographes (en particulier le niveau national), ses effets sur la taille, les taux de croissance et la structure par âge, etc. sont, statistiquement, beaucoup moins importants (Voets, Schoorl et de Bruijn, 1995). À de rares exceptions près, les migrants ne constituent aujourd'hui qu'une faible part des populations résidentes et contribuent peu à leur remplacement. On le voit notamment dans l'incapacité avérée des processus migratoires à enrayer et plus encore à inverser le processus de vieillissement des sociétés ayant atteint leur maturité démographique (Kuijsten, 1995). Ce qui relève pour l'essentiel de l'évolution de la fécondité ne peut être fondamentalement modifié par celle des migrations. Des conséquences ethniques majeures peuvent cependant résulter de l'immigration, si un flux continu alimente sur une période assez longue des sous-populations aux caractéristiques (structures familiales, attitudes culturelles, fécondité), différentes de la population hôte, qui forment à la longue des sous-ensembles bien distincts de cette dernière (Coleman, 1995).

Le processus de migration lui-même diffère fondamentalement des composantes de la dynamique naturelle des populations, dont l'étude est au cœur de la discipline démographique. C'est une des nombreuses raisons pour lesquelles la migration a souvent été considérée comme relevant davantage de la géographie humaine que de la démographie. Pour chaque individu, naissance et décès sont des événements démographiques bien définis, uniques et irréversibles. La migration est au contraire un événement toujours répétable. Les *mouvements internationaux* varient en intensité, en durée et en fréquence, de l'exil permanent au va-et-vient transfrontalier, ce qui dans ce dernier cas peut difficilement être considéré comme de la migration. La migration génère des statistiques seulement dans la mesure où elle relève d'un contrôle. Ainsi, dans le monde contemporain, existe-t-il autant de définitions de la migration qu'il y a de systèmes de contrôle. Ces lois définissent la migration selon des

critères différents, comme par exemple la durée passée en un lieu (Salt, Singleton et Hogarth, 1994). On peut cependant comparer certains des flux migratoires les plus significatifs de la période contemporaine, tels que ceux correspondant à un flux d'actifs sous contrat de travail, à l'asile politique ou au regroupement familial. On peut estimer ces flux indirectement au travers des statistiques de recensement sur le lieu de naissance ou la nationalité ou à partir des systèmes d'enregistrement, plus utiles en la matière. En fait, la plupart des statistiques présentées dans le rapport annuel SOPEMI de l'OCDE (2003) proviennent indirectement de ce second type de source, les données sur l'émigration étant peu fiables. La *migration interne* a beaucoup de caractéristiques communes avec la migration internationale mais il existe peu d'études sur la relation entre ces deux phénomènes. La mobilité des temps préhistoriques et historiques pose d'autres problèmes de mesure mais donne à voir d'autres formes de migration qui ont pu être dominantes à une époque mais ont disparu ou presque aujourd'hui, si bien qu'elles ne sont pas prises en compte dans les typologies contemporaines.

2) *L'apogée de la migration*

La part relativement négligeable de la migration dans la dynamique des populations, à tous les niveaux à l'exception de l'échelon local, est un phénomène assez récent. Il en est de même des formes migratoires qui nous semblent aujourd'hui aller de soi. On devrait abandonner toute référence à un *principe d'uniformité* dans l'étude des migrations. On est loin d'observer dans les migrations contemporaines toutes les formes possibles de migration. Certains aspects sont nouveaux mais beaucoup d'autres qui ont profondément façonné les établissements humains ont aujourd'hui disparu. Autrefois la migration était un phénomène majeur de l'histoire des populations. Elle impliquait souvent le mouvement de peuples entiers, dont les traits culturels étaient bien plus permanents que leur ancrage territorial. Par exemple, ce n'est qu'à la fin du X^e siècle que les « *rois des Anglais* » commencèrent à se qualifier de « *roi d'Angleterre* » (Wormald, 1994). On a trop tendance à oublier cette ancienne imprécision de l'attachement des peuples à un territoire. Des premiers temps de l'humanité jusqu'aux derniers dix mille ans, pendant la presque totalité des cinq millions d'années de la préhistoire et de l'histoire humaine, tous les groupes humains ont vécu dans un état de migration permanente à l'échelon local, se déplaçant autour de l'espace immédiat de leur habitat, chassant et cueillant leur nourriture. D'une part, à petite échelle et dans le quotidien, cette mobilité a déterminé les régimes de risques de mortalité et de fécondité auxquels les populations humaines durent s'adapter pendant la préhistoire et que connaissent encore quelques sociétés humaines aujourd'hui. Mais d'autre part, c'est grâce à la multiplication de ces mouvements que les hommes ont fini par coloniser l'ensemble de la planète et c'est encore ce type de migration qui, par la suite, a conduit les différents peuples à se déplacer, à en remplacer d'autres et à être à leur tour remplacés par d'autres. Ces mouvements passés ont maintes fois bouleversé et refaçonné la distribution de la population, imposant aussi de lourdes contraintes de

mortalité et de fécondité. Le rôle joué aujourd'hui par les migrations contemporaines, qui pourtant font couler tant d'encre, apparaît, en regard, bien dérisoire. Cependant, il ne faut pas oublier que lorsque nous examinons les événements du passé lointain, le temps est compressé. Certains changements apparemment très brutaux peuvent en fait avoir pris de longues années pour se produire et leurs rythmes d'occurrence pourraient avoir été perçus comme très lents par un observateur contemporain. L'évolution de la structure de la population découlant de l'effet direct ou indirect des migrations actuelles vers l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord est de cette nature.

II. — Les types anciens et modernes de migration

Peut-on élaborer une typologie des migrations qui englobe les diverses formes de déplacements selon les facteurs qui sont censés les motiver et leurs attributs observés ou supposés, prenant aussi bien en compte les formes de migration anciennes aujourd'hui disparues que les formes nouvelles prévalant actuellement? Une telle typologie doit, bien sûr, inclure les mouvements locaux même si nous ne nous y attardons pas ici, sauf dans le contexte de populations nomades. Nous tenterons dans les lignes qui suivent de faire l'inventaire des diverses formes de migration, en les classant en fonction de la chronologie du déplacement, de la durabilité du changement de résidence et des causes de la migration. Pour en savoir plus sur les processus actuels de migration, on pourra se reporter, entre autres, à deux études détaillées, celle de John Salt (1989) et celle de Douglas Massey *et al.* (1993) mais de telles études visent rarement à inclure dans leur cadre analytique les formes historiques anciennes de la migration.

a) Migration et mobilité locales

Déplacements journaliers à la recherche de nourriture (chasse, cueillette) d'individus et de petits groupes humains dans les environs immédiats de leur implantation habituelle; pillages de populations voisines; mouvements réguliers de groupes entiers dans des directions différentes à partir du territoire originel, afin d'exploiter de nouvelles ressources, pastoralisme nomade, transhumance, agriculture extensive (défrichage et brûlage) sur des cycles de rotation de 25 ans (Allan, 1967); échanges de biens, de cadeaux, commerce; échange d'épouses et migrations maritales; déplacements liés au travail; voyages à but éducatif; migration de retraités... La liste est longue et variée. Elle inclut toutes sortes de déplacements quotidiens, dont certains sont nécessaires à la survie, à la subsistance et à la reproduction. Certaines de ces formes de déplacement sont aussi vieilles que le monde et toujours pratiquées. D'autres ont disparu. Quelques-unes constituent ce que l'on entend communément de nos jours par *migration*. Leur étude ne requiert pas de cadre explicatif nouveau ou spécifique.

b) La colonisation initiale du monde

Au départ, la colonisation du monde s'est (probablement) effectuée en deux phases, la première il y a environ 1,5 million d'années, la seconde il y a 100 000 ans. Aux rares exceptions près évoquées ci-dessus, elle était presque entièrement achevée 8 000 ans avant notre ère. Elle a lancé l'espèce humaine hors d'Afrique, à la conquête de l'ensemble des terres émergées, soit par migration directe soit, plus vraisemblablement, grâce à un mouvement d'expansion aux marges, sous la poussée de la croissance démographique.

c) Le « Völkerwanderung »

Ce terme désigne le déplacement organisé de peuples entiers ou de fractions importantes d'entre eux, avec leurs hiérarchies et leurs moyens de subsistance, à travers de larges aires géographiques, que ce soit à la quête d'opportunités nouvelles, y compris le pillage, ou pour fuir devant l'avancement d'autres peuples et trouver ailleurs un refuge plus sûr. Cette forme de migration est aujourd'hui presque entièrement disparue. Elle a eu des conséquences extrêmement graves pour les populations en place chaque fois qu'elle a été le fait de peuples agressifs et militairement supérieurs. Les témoignages historiques sur ces mouvements, presque toujours violents, abondent depuis la plus haute Antiquité. Ces migrations ont atteint leur apogée entre la fin du dernier millénaire avant notre ère et le début de notre second millénaire.

William McNeill propose de classer en quatre catégories ces mouvements migratoires qui ont dominé l'Ancien Monde, une fois achevée la colonisation initiale (McNeill, 1984, p. 4). Cette catégorisation procède davantage par types de processus migratoires que par type de cause, en partant du point de vue de la population hôte.

d) Le déplacement

Le déplacement forcé d'une population par une autre constitue un quatrième type de migration. Il va de l'invasion avec déplacement des anciens occupants à l'extermination.

e) La conquête

La conquête est une autre forme d'invasion, la population conquise est seulement soumise à la loi de l'envahisseur, qui n'immigre pas en nombre suffisant pour la supplanter. Il en résulte la coexistence de deux populations jusque-là séparées, avec la création d'une nouvelle classe dirigeante ou l'incorporation à un empire plus large, multiculturel.

f) L'infiltration

Encore moins violente, l'infiltration d'une population par des étrangers se produit avec un certain degré d'acceptation de la part de la population hôte, sans changement de classe dirigeante ni allégeance à une puissance

extérieure. Elle est le plus souvent le fait de commerçants, de missionnaires, de mercenaires, de réfugiés ou de différentes catégories de métiers.

g) La déportation

Très différente du déplacement forcé d'un peuple pour en occuper le territoire, la déportation consiste à capturer des individus ou même des communautés entières pour les extraire de leur territoire d'origine et les vendre comme esclaves ou les contraindre au travail forcé (surtout en matière de services domestiques et sexuels, mais aussi dans les domaines agricoles, manufacturiers) au sein de la population dominante (esclaves de l'Empire romain ou des Indes occidentales, traite des Noirs au profit des Amériques, razzias musulmanes). La déportation pouvait aussi avoir pour but le recrutement administratif ou militaire (Empire ottoman). Il faut assimiler à ces déportations les transferts forcés de populations à l'intérieur des frontières d'un même État pour des raisons de politique économique ou de sécurité (Chine, Empire ottoman, Union soviétique...).

h) L'invitation à l'immigration

Certains États, désireux d'augmenter leur propre population permanente, de diversifier leur économie ou d'étendre leur population active, ont invité des individus ou des groupes à immigrer, ou au moins facilité leur venue. Au Moyen-Âge, existaient souvent des minorités aux compétences particulières et exerçant certains métiers, auxquelles les États pouvaient offrir protection et privilèges (comme par exemple l'*Aussiedler* allemand en Russie).

i) La migration internationale, volontaire et contractuelle de main-d'œuvre

Avec la migration internationale, volontaire et contractuelle, de main-d'œuvre, on arrive à l'une des catégories de migrations les plus courantes, au sens moderne du terme. On peut d'ailleurs considérer que cette nouvelle catégorie est une sorte de généralisation de la précédente : avec le développement des marchés et des transports, les candidats à la migration sont attirés par des différences de salaires et de pouvoir d'achat, parfois même dans le cadre de politiques volontaristes, avec l'organisation du recrutement, au profit d'économies monétarisées et internationalisées, ou au contraire la définition de limites à travers des procédures de délivrance de permis de travail, voire l'imposition de quotas ou de plafonds à l'immigration. Ce type de migration a vu le jour bien avant le XX^e siècle mais il a atteint son apogée avec la forte poussée migratoire d'après-guerre, provenant essentiellement d'Europe méridionale et de l'ensemble du Tiers-Monde en direction de l'Europe occidentale, des années 1960 au milieu des années 1970. On le retrouve aujourd'hui dans les économies à forte croissance du littoral pacifique : Taiwan, Corée du Sud, Malaisie et même Japon (Salt, 1989).

j) La migration permanente

La migration permanente est une variante pacifique des catégories d), e) et g). Il existe une distinction importante aujourd'hui entre les principaux pays

d'immigration (en dehors de l'Europe), selon qu'ils accueillent des populations en vue de leur installation permanente ou qu'ils souhaitent seulement recruter une force de travail temporaire sans que ces travailleurs puissent accéder à la résidence permanente. Cette distinction est importante, car même si les pays d'immigration justifient leurs politiques migratoires par des arguments économiques, seule une faible part des immigrants a pour motif de migration le travail.

k) La migration sur titre

La migration sur titre est essentiellement le prolongement logique des migrations de travail de l'après-guerre. Elle a entretenu, après les années 1970, un flux de migrants des pays pauvres vers les pays riches, au-delà des possibilités offertes par les migrations de travail : les travailleurs immigrés des années précédentes étant rejoints par leurs dépendants familiaux, tels qu'époux, enfants et époux des enfants.

l) Les nouvelles voies de migration clandestine

Un flux important de demandeurs d'asile, parfois en provenance des mêmes pays pauvres que ceux qui ont précédemment fourni la migration de travail, a vu le jour au cours de la dernière décennie. La demande d'asile est étroitement réglementée, et protégée, par la convention de Genève de 1951 (voir chapitre 62 du volume IV), tout comme le sont par les lois nationales d'autres droits et avantages des pays à économie à forte protection sociale. L'existence de ces droits est de plus en plus connue des candidats à l'émigration à travers l'ensemble du monde, grâce au progrès des moyens de communication et d'information.

Dans la discussion qui suit, l'attention sera principalement portée aux premières formes de migration qui sont peu familières aujourd'hui. Les caractéristiques des principaux courants migratoires de la fin du XX^e et du début du XXI^e siècles, migrations de travail vers l'Europe et l'Amérique du Nord, regroupement familial, demandes d'asile et migrations clandestines sont traitées dans d'autres chapitres (notamment dans le volume IV, mais aussi dans les chapitre de ce volume V consacrés à la transition démographique (68 et 69) et aux projections de population (76 et 77).

III. — La colonisation initiale du globe : au départ de l'Afrique

Plus on remonte loin dans le passé plus les processus migratoires de l'espèce humaine apparaissent d'une nature différente et plus leur importance s'avère significative tant du point de vue démographique que de celui de l'évolution de l'espèce. De nombreuses controverses ont pris corps sur les migrations préhistoriques, concernant aussi bien les faits et leur datation que la nature des processus en cause. Mais il est clair que l'une des innovations majeures de l'histoire de l'humanité a vu le jour, il y a environ 7,5 million d'années et, de nouveau, il y a environ 100 000 ans avec le départ d'Afrique de quelques individus, nos ancêtres. La colonisation du monde par l'espèce

humaine commence par une (et probablement plusieurs) migration hors d'Afrique. Il paraît en effet établi que c'est sur ce continent que sont apparus les premiers hominiens. Nulle part ailleurs on n'a retrouvé de restes de l'espèce la plus ancienne d'hominiens (le groupe des Australopithèques), qui a vécu entre cinq et deux millions d'années avant J.-C. Les premiers individus qui ont quitté l'Afrique appartenaient à une espèce plus évoluée que les Australopithèques mais moins que l'homme moderne. Il y a environ 1,5 million d'années, *Homo erectus* (aujourd'hui souvent appelé *Homo ergaster*) a réussi à coloniser à peu près 75 % des terres émergées, gagnant, notamment hors d'Afrique, des contrées qui jusqu'alors n'avaient jamais connu aucune présence humaine. Enfin, au terme de processus encore en grande partie mal connus, c'est la Terre entière qui, un peu plus tard, a été colonisée par *Homo sapiens*. Cette longue histoire du peuplement humain laisse au moins trois questions irrésolues : pourquoi *Homo erectus* puis plus tard les premiers *Homo sapiens* se sont-ils échappé d'Afrique contrairement à l'Australopithèque ? De quel type de migration ce phénomène relève-t-il et pourquoi rencontre-t-on l'espèce humaine quasiment partout, dès la préhistoire ?

Une capacité accrue à s'adapter à de nouveaux environnements a dû être une condition essentielle. *Homo erectus* (*ergaster*) avait de meilleures armes et outils que ceux dont disposaient ses prédécesseurs. Mais une de ses caractéristiques encore plus importante fut sa capacité à agir socialement, à collaborer en groupe et à communiquer. Il semble aujourd'hui que l'influence sur l'intelligence et la mémoire d'une vie sociale complexe ait été une source bien plus importante de facteur d'évolution pour le développement des capacités du cerveau que la simple demande de fabrication d'outils, qui n'est en aucune façon spécifique à l'espèce humaine. Selon Clive Gamble (1994) il fallait attendre l'émergence d'une organisation sociale et probablement de la parole pour que la migration humaine aille au-delà d'une aire locale. Il est également important de noter que la première migration hors d'Afrique a coïncidé avec l'émergence d'un type humain où le dimorphisme sexuel en stature et en poids était beaucoup moins saillant que ce qu'il avait été chez les précédents hominiens (McHenry, 1994). Ce fait plaide pour la thèse de l'existence d'attitudes plus complexes et coopératives entre les sexes, à l'opposé de la domination d'une structure sociale polygame en harem, que l'on pense avoir été la forme caractéristique des hominiens les plus anciens.

Le débat n'est pas clos entre deux hypothèses alternatives expliquant le peuplement du monde. On a retrouvé des restes fossiles de *Homo erectus*, hors d'Afrique, de Java au Pays de Galles mais nulle trace en Amérique ni en Océanie. *Homo erectus* s'est-il transformé en *Homo sapiens* de manière endogène, en plusieurs endroits de l'Ancien Monde, comme le suggère l'hypothèse *polygénique* ou multirégionale (Wolpoff, 1989) ? Ou bien les formes anciennes telles que *neandertalis* déjà issues d'*Homo erectus*, ont-elles été remplacées par une nouvelle vague migratoire d'hommes anatomiquement modernes, venus, eux aussi, d'Afrique, mais beaucoup plus récemment, il y a environ 100 000 ans ? Selon cette hypothèse *monogénique* (souvent dite « *Origine africaine récente* »⁽¹⁾ ou « *Out of Africa* »), la colonisation de l'Europe

(1) « *Recent African Origin.* »

par l'homme moderne ne s'est achevée qu'il y a 35 000 ans. L'homme moderne (anatomiquement) pourrait avoir colonisé l'Australie et la Nouvelle-Guinée dès - 60 000 (Stringer, 1989), bien que des preuves de présence de l'homme moderne en Chine manquent avant - 30 000. Les traits caractéristiques des populations chinoises modernes ne sont clairement évidentes que sur des spécimens datés d'environ - 10 000 (Stringer, 2001). Au terme de cette migration tardive, l'espèce humaine aurait atteint pour la première fois les Amériques via le Nord-Est asiatique et l'Océanie. Cette migration coïnciderait avec une amélioration significative de la panoplie technologique entre 100 000 et 50 000 ans. On suppose, mais cela reste au stade des conjectures, que cette colonisation majeure est aussi allée de pair avec une amélioration significative du langage. Cependant, il est certain que la migration vers les climats froids et secs du Nord-Est asiatique et de là vers les Amériques, n'a pu avoir lieu que grâce à des innovations vestimentaires et culturelles que n'avaient pas encore produites les premiers migrants. Et même si les voyages par mer étaient beaucoup plus courts quand le niveau des mers était plus bas à la fin de l'ère glaciaire, l'homme n'aurait pas pu atteindre l'Australie sans le recours à la navigation.

L'hypothèse polygénique conférerait une plus grande ancienneté aux différences génétiques et raciales observées aujourd'hui dans les populations humaines modernes. Il faut donc l'associer à une hypothèse complémentaire de contacts migratoires fréquents entre groupes séparés au cours de longues périodes, pour qu'elle puisse être compatible avec la différenciation génétique relativement modeste que l'on observe aujourd'hui dans les populations contemporaines. Dans l'hypothèse monogénique, au contraire, ces différenciations auraient toutes eu lieu au cours des derniers 100 000 ans, sans nier la possibilité d'un flux génétique provenant des populations précédentes remplacées ou déplacées par cette migration. La faible densité de restes fossilisés et les problèmes de datation laissent ce débat ouvert. Mais certaines observations biochimiques penchent en faveur de la seconde hypothèse, suggérant que la divergence humaine contemporaine est probablement le résultat d'une migration ayant rayonné au cours des derniers 100 000 à 200 000 ans, avec (jusqu'à récemment) des flux génétiques (par migration) d'ampleur réduite entre les groupes humains séparés et leurs prédécesseurs ou successeurs. Par exemple, une étude récente d'ADN de populations européennes ne révèle aucun mélange génétique significatif qui pourrait être attribué aux populations anciennes de *Neandertal* (Kring et al., 1999).

La plupart des estimations de la distance génétique, dont on pense qu'elle n'est pas affectée par des processus adaptatifs liés au climat (et donc à la position géographique), placent les populations africaines à une distance considérablement plus grande des populations européennes, asiatiques et américaines que celle de ces dernières entre elles. Dans toutes ces études, on identifie presque toujours une classe statistique africaine comme très distincte des autres (Cavalli-Sforza, Menozzi et Piazza, 1994). Des méthodes reposant sur l'analyse des polymorphismes génétiques sont supérieures aux mesures reposant sur des caractéristiques biométriques (taille du corps et du crâne, morphologie, couleur de la peau). On pense que certaines de ces dernières sont des réponses adaptatives au climat et convergent en conséquence entre

des populations tropicales (même couleur de peau des Africains et des Mélanésien par exemple). Les arbres de distance génétique créés à partir de l'analyse de ces populations ne peuvent d'eux-mêmes produire une trajectoire migratoire avec une origine. Mais les connexions entre les populations par trajectoires minimales confirment le modèle de la migration d'Afrique vers l'Europe puis, séparément, vers l'Asie et vers le Pacifique et les Amériques.

On découvrira dans l'avenir des caractéristiques plus détaillées à partir de l'analyse de l'ADN du génome humain complet. En attendant, de plus amples informations concernant une migration plus ancienne proviennent d'un autre type d'ADN, trouvé dans les mitochondries du cytoplasme cellulaire. Celui-ci est intégralement transmis par les femmes. Cette ADN est beaucoup plus courte (environ 1/200 000) que l'ADN du noyau cellulaire et par conséquent plus facile à séquencer. Les résultats viennent à l'appui de la thèse de l'origine africaine et suggèrent une séparation relativement récente de l'Afrique. Environ 200 000 ans se seraient écoulés entre l'ancêtre africain le plus ancien porteur de l'ADN de la mitochondrie et ses descendants contemporains, en admettant l'hypothèse d'un taux constant de mutation des mitochondries et de la nature non sélective des variations observées (Stoneking et Cann, 1989). Ceci n'a pas empêché la scission ultérieure des populations. Sauf à supposer une erreur sur l'ordre de grandeur du taux de mutation, on considère généralement cette observation comme suffisante pour rejeter le modèle polygénique de l'origine humaine assorti d'échanges migratoires intenses au profit du modèle monogénique d'une migration tardive à l'origine du rayonnement à travers le monde des ancêtres immédiats de l'homme moderne.

Des études récentes de la distance génétique reposant sur 100 polymorphismes d'ADN (mais sur un groupe démographique restreint) ont suggéré que la distance génétique des populations d'origine européenne est anormale en ce qu'elle est plus proche de l'origine africaine que prévue (Bowcock *et al.*, 1991). Une autre étude, reposant sur 186 repères génétiques, suggère que les populations européennes sont plus proches des Asiatiques que des Africains (Nei et Livshits, 1989). Le mélange (provenant de la migration) entre populations africaines et asiatiques de l'Asie occidentale il y a 30 000 ans, après la dispersion initiale d'Afrique, a pu conduire à l'émergence des ancêtres des populations européennes, intermédiaires des deux précédentes, avant leur expansion de leur berceau asiatique vers l'Europe. Des renforcements ultérieurs par des gènes en provenance d'Asie occidentale ont sans doute résulté de mouvements migratoires plus tardifs décrits plus loin.

IV. — Croissance démographique, colonisation et *vague frontale*

Avec l'expansion de l'homme moderne, deux continents furent colonisés pour la première fois : l'Amérique et l'Océanie. L'homme, s'étant donné les moyens techniques de vivre et de migrer à travers les aires froides de l'Asie du Nord-Est, finit par traverser le détroit de Béring et, de là, coloniser le

Nouveau Monde, acquérant entre-temps des traits raciaux particuliers. Aucun reste humain du Nouveau Monde ne date de plus de 30 000 ans, voire 20 000 ans. Cependant, la colonisation de l'Australasie s'est produite un peu plus tôt et a sans doute été le fait de peuples déjà très différents, profitant, eux, d'un changement climatique faisant baisser le niveau et l'étendue des mers. Dans les deux cas cependant, la datation précise des premières installations humaines est continuellement remise en question par de nouvelles découvertes archéologiques.

Quel type de processus migratoire a pu conduire à cette diffusion générale de l'espèce humaine à la surface de la Terre ? Les manuels représentent généralement ces migrations par des flèches sur des cartes, comme s'il s'agissait de mouvements de troupes délibérés et rapides. Mais il n'y a aucune raison pour penser que ces mouvements aient été dirigés, conscients, organisés et, encore moins, rapides. Le modèle *météorologique* d'un front diffus se déplaçant lentement au gré des variations climatiques est sans doute plus approprié. La croissance démographique, plus que de véritables vagues migratoires, conduit à repousser continuellement les frontières de la niche écologique humaine, à un rythme sans doute très lent, vers des régions jusque-là inexplorées. C'est le modèle dit de la « vague frontale ». En supposant, par exemple, un taux de croissance démographique annuel de 1 % aux franges des aires de peuplement humain, Robert Carneiro et Daisy Hulse (1966) ont calculé que le peuplement initial des Amériques et de l'Océanie aurait pu être acquis en seulement un à trois millénaires (en maintenant constante la densité humaine par un déplacement vers des terres marginales). Ce n'est rien en comparaison des échelles de temps considérées. Certes, au cours du *paléolithique*, à très long terme, la croissance démographique moyenne a dû être très lente. On ne peut donner qu'un ordre de grandeur, fondé sur des accroissements de population nécessairement faibles sur de très longues durées. Le taux d'accroissement moyen à long terme n'a pas dû beaucoup excéder 0,001 % par an (en moyenne car, bien sûr, les taux de fécondité et de mortalité ont certainement connu des fluctuations de toutes sortes, combinant les aléas conjoncturels aux mouvements erratiques propres aux petites populations). Au rythme de 0,001 % par an, il faut deux siècles en moyenne pour ajouter une personne supplémentaire à un groupe de 500 personnes !

Cependant, durant une partie du *néolithique*, le rythme moyen de croissance démographique a pu atteindre jusqu'à 0,1 % par an (Birdsell, 1957 ; Martin, 1973 ; Hassan, 1973) et, localement et occasionnellement, pour nombre de populations, jusqu'à 1 % ou plus. À court terme, en effet, les taux de croissance démographique ont pu varier considérablement. Les pertes de population dues à des taux élevés de mortalité provenant d'épidémies, d'un climat hostile et des razzias ont pu être compensées par une forte capacité de croissance, au moins dans le court terme, sinon ces populations auraient simplement disparu. Certaines ont, sans aucun doute, connu ce sort : de telles disparitions ont été observées dans la littérature ethnographique ancienne, certaines populations atteignant par exemple une taille trop petite pour rester viables, compte tenu de leurs caractéristiques socio-économiques et de leurs modes de vie (Sutter et Tabah, 1951). Plus récemment, de petites populations,

qui avaient réussi à s'établir à un moment donné dans des environnements inhospitaliers, ont quitté ces lieux parce qu'il n'était plus possible d'y vivre aux normes désirées ; c'est ainsi, par exemple, que les derniers habitants (35 au total) de l'île reculée de St. Kilda en Écosse ont été évacués à leur demande en 1930. Dans le monde animal, la migration temporaire est une des réponses-clés aux conditions défavorables de toutes sortes et une manière efficace de compenser la perte ou l'extinction d'une population locale par des populations avoisinantes. On peut sans doute penser qu'il en était de même des populations humaines anciennes. La plupart des modèles de population des premiers humains reposent sur l'échange de populations locales avec des groupes avoisinants, en particulier au travers du mariage (Wobst, 1974, 1976). Cela a pu avoir un effet homéostatique sur la taille de la population locale.

Il y a environ 8 000 ans, cette phase migratoire de colonisation a atteint ses limites, en aboutissant au peuplement de la majeure partie des terres émergées. Certes, la colonisation de terres inhabitées a continué jusqu'à une époque très récente, mais de manière de plus en plus rare et limitée. Citons par exemple, la colonisation de terres agricoles marginales pendant les périodes de pression démographique, en particulier les espaces montagnards dans l'Europe médiévale. Et on peut encore aujourd'hui observer ce phénomène dans différents pays en développement, par exemple, sur les pentes de l'Himalaya ou les terres fragiles des grandes forêts tropicales. Mais dans la plupart des cas ces populations d'agriculteurs ont déplacé des populations de pasteurs nomades ou de chasseurs-cueilleurs qui occupaient le terrain avant elles. D'autres exemples, plus récents encore, concernent les dernières îles vierges des océans ou les zones de climat extrême, nécessitant des équipements modernes de survie pour une résidence permanente, tel le continent Antarctique.

Les îles Hawaï, la Nouvelle-Zélande, l'Île de Pâques, ont été colonisées pour la première fois au Moyen Âge (entre 800 et 1100 ; Bellwood, 1989). Plusieurs des îles de l'océan Pacifique près de l'Indonésie et des Philippines ne l'ont été qu'au XVI^e siècle. Ces expansions nécessitaient en effet le développement de nouveaux moyens de navigation, en particulier la pirogue à balancier. Et finalement, il faut attendre l'expansion européenne pour que l'homme colonise les dernières îles inhabitées, souvent très reculées : les îles Falkland, dans l'Atlantique Sud, n'ont pas connu de présence humaine avant 1690 et pas d'occupation permanente avant 1833, Pitcairn n'a été atteinte pour la première fois par des hommes qu'en 1790.

Des environnements hostiles tels que les fonds marins, l'espace et les autres planètes de notre système solaire, dorénavant accessibles à l'homme, n'ont cependant pas encore de résidents permanents. Ils en auront peut-être avant que ce siècle ne s'achève. Mais, sur la terre fermée, les processus migratoires de colonisation sont bel et bien à ranger au musée de l'histoire ancienne. Les nouveaux venus, où qu'ils arrivent, ont dorénavant partout affaire à des populations résidentes déjà établies.

Au paléolithique, les populations humaines arrivant sur de nouveaux espaces restaient néanmoins toujours, à de rares exceptions près, nomades, le nomadisme étant inhérent aux sociétés de chasseurs-cueilleurs. Même avec

l'avènement et les premiers développements de l'agriculture, les populations ont longtemps continué à changer de lieux de culture, d'abord au hasard de la dégradation des sols puis sur une base plus rationnelle de jachères régulières des champs et des jardins, pour préserver la fécondité des sols. Ce trait longtemps universel des sociétés humaines reste encore aujourd'hui en vigueur dans quelques sociétés de chasseurs-cueilleurs ou d'agriculteurs extensifs en régions arides et surtout dans nombre de sociétés pastorales et transhumantes. Au niveau local, la vie quotidienne y reste faite de déplacements continuels, réguliers ou épisodiques. Cependant, ces populations sont elles-mêmes à peu près toutes entrées en interaction avec leurs voisines et même avec d'autres populations plus lointaines, notamment au travers des différentes formes de médias, des relations commerciales et matrimoniales, quand les sociétés modernes n'y ont pas fait irruption de manière plus radicale, par la migration directe, la conquête et le déplacement.

V. — Préhistoire : migrations de peuples ou diffusion de cultures ?

Il ne fait pas de doute qu'aux temps préhistoriques, des échanges migratoires permanents se sont établis entre peuples voisins, à une échelle réduite, locale. Ce qui surprend davantage, c'est que, pour autant que l'on puisse en retracer le cours, les mouvements migratoires à grande échelle semblent s'être développés dans des directions particulières. En se fondant sur des objets de fabrication humaine, les restes d'établissements, d'habitats, de plantes cultivées, etc., des *vagues successives* de migrants paraissent avoir systématiquement, sur de vastes étendues, remplacé d'anciens peuples et supplanté leurs cultures, et ce au cours de très longues durées. Généralement, les mouvements ont procédé d'Est en Ouest, en Europe à l'ouest de l'Oural, du Nord au Sud en Amérique, en Asie et en Afrique. Cette succession de vagues migrantes, qui ne peut pourtant pas résulter d'un simple hasard, est amplement démontrée par un volume abondant de preuves archéologiques. Elle repose sur des processus très différents de ceux qui commandent aux migrations auxquelles nous sommes aujourd'hui habitués, même si l'on a pu encore en observer dans l'Afrique sub-saharienne jusqu'au XIX^e siècle.

Les peuples sont identifiés à partir d'objets, retrouvés sur les sites archéologiques, beaucoup plus nombreux et faciles à identifier que les restes humains proprement dits, en nombre souvent dérisoire, très difficiles à distinguer les uns des autres. Il est vrai qu'on ne pourrait sans doute guère identifier la culture européenne grâce à la présence de téléviseurs japonais retrouvés à Paris par exemple. Il a pu en aller de même des identifiants d'une culture du passé (objets, graines ou autres traces de l'activité humaine) qui ont très bien pu voyager de manière assez indépendante de leurs créateurs originels et dont la diffusion a pu s'opérer sans remplacement de population. Il en est ainsi des objets individuels de grande valeur (bijoux et pièces de monnaie retrouvés dans les tombes notamment) utilisés par des peuples de culture différente qui, clairement, ne les produisaient pas eux-mêmes, sans qu'apparaissent

de preuves d'un changement culturel total. Ainsi, l'expansion progressive de l'agriculture, depuis le Croissant Fertile jusqu'aux Îles Britanniques et à la Scandinavie, à travers l'Europe méditerranéenne et occidentale, a été interprétée par certains comme résultant beaucoup plus de la diffusion de techniques nouvelles de peuples à peuples que de vagues migratoires.

Cependant, d'autres auteurs (Ammerman et Cavalli-Sforza, 1984) interprètent certaines mesures de fréquences génétiques faites dans les populations européennes comme des arguments sûrs en faveur de la thèse d'un apport démographique nouveau, diffusant dans la population ancienne jusqu'à la remplacer (au moins en partie) au moyen d'une *vague démographique frontale* avançant au rythme moyen d'environ 1 km par an. Selon cette hypothèse, l'orge et le blé ont gagné toute l'Europe en 5 000 ans, à peu près au même rythme que les peuples qui les cultivaient se sont répandus d'Est en Ouest. Les travaux les plus récents de Bryan Sykes (1999) suggèrent cependant que la contribution génétique d'origine moyen-orientale (et donc la contribution démographique nette) aux populations européennes ne constitue que 10 à 15 % du total et que la plupart des Européens modernes ont pour ancêtre le plus ancien habitant connu des archéologues qui soit semblable anatomiquement à l'homme moderne : l'homme de Cro-Magnon, un chasseur-cueilleur qui vivait en Europe il y a environ 35 000 ans, dont les descendants apprirent des nouveaux venus les techniques agricoles. S'il en est ainsi, alors la vague frontale d'avancement de l'agriculture fut plus culturelle que démographique.

La diffusion, plus récente, de l'usage de l'étrier, semble au contraire avoir eu lieu de façon beaucoup plus brutale, presque instantanément aux regards des rythmes de la préhistoire.

Ce débat entre la thèse d'une diffusion culturelle et celle de vagues migratoires massives reste d'actualité, même si les recherches récentes fondées sur l'analyse biochimique détaillée de restes humains, au moyen de techniques de plus en plus performantes d'investigation, suggèrent que des déplacements considérables de population ont eu lieu, au moins dans certains endroits à certaines époques.

La génétique biochimique des populations humaines modernes permet en effet une certaine reconstruction des mouvements migratoires et parfois même la datation de divisions majeures entre les groupes humains importants. Le gros de la diffusion préhistorique des techniques ou des peuples aurait eu lieu avant l'installation d'États organisés et aurait impliqué de faibles effectifs de population, éventuellement liés les uns aux autres mais de manière lâche. Le problème de la définition des populations migrantes, à partir de données culturelles et d'une connaissance biologique imparfaite, est pleinement illustré par la délicate question du peuple Celte. Tout le monde semble savoir qui sont ces Gaulois qui donnèrent leur nom aussi bien à la Gaule qu'à Gallipoli en Turquie ou aux deux Galices, polonaise et espagnole. On ne trouve cependant plus aujourd'hui de langues celtiques parlées qu'aux franges extrêmes de l'Europe occidentale. Et finalement, chacun a sa propre version sur ce qu'est un celte (tantôt grand et blond, tantôt petit et brun) et sur les objets qui le caractérisent, qui relèvent d'un large éventail sans aucune cohérence de style (Chapman, 1992).

VI. — L'effet de la migration sur les régimes démographiques

Dans le passé, les processus de migration ont largement contribué à déterminer l'évolution des effectifs de population et lourdement pesé sur les niveaux de fécondité et de mortalité, les peuples migrants devant s'adapter à leurs conditions de vie très particulières. Ainsi, un long intervalle intergéné-sique est nécessaire aux nomades, surtout ceux pour lesquels les femmes, autant que les hommes, voyagent fréquemment à pied à la fois pour cueillir la nourriture et pour changer de site. Les femmes bushmen!Kung auraient eu à porter des charges insupportables pendant la majeure partie de leur vie si elles n'avaient su espacer leurs maternités de manière à ce que deux enfants n'aient jamais besoin d'être portés en même temps (Lee, 1972). C'est peut-être grâce à une interaction subtile entre l'environnement et la nutrition, comportant un mode d'alimentation au sein « *superficiel et fréquent* » qu'elles ont pu parvenir à cet espacement inhabituel des naissances qu'on leur connaît (Howell, 1986). En effet, quel que soit le processus, les intervalles intergéné-siques sont très longs chez les Bushmen, ce qui conduit à des descendance finales modestes (Blurton-Jones, 1986). On peut être surpris dans ces conditions que l'avortement et l'infanticide soient rarement pratiqués dans cette population (5 %). Ces pratiques sont au contraire fréquentes et récurrentes chez plusieurs autres peuples nomades : chasseurs-cueilleurs aborigènes d'Australie, Indiens Yanamamo du Brésil (Chagnon, 1974; Chagnon et Irons, 1979), cultivateurs-horticulteurs de Papouasie-Nouvelle-Guinée (Schiefen-hovel, 1984), etc. Parfois, 30 % des naissances, surtout féminines, sont élimi-nées (Hausfater et Blaffer Hardy, 1984; Harris et Ross, 1987). D'autres études cependant ne montrent pas une relation aussi claire entre le mode de production économique et le régime démographique (Campbell et Wood, 1988).

L'influence de la migration sur la mortalité est encore plus évidente. Quand les populations humaines migrèrent pour la première fois hors d'Afri-que et plus généralement loin des tropiques, elles améliorèrent probablement leurs chances de survie en laissant derrière elles nombre d'organismes parasi-taires dangereux pour la santé humaine, notamment ceux qui ont pour vec-teurs des insectes dépendant d'un habitat tropical africain. De plus, les populations humaines nomades, de petite taille, sont relativement épargnées par certaines causes de mortalité propres à des populations sédentaires et ne pouvant s'y développer qu'au-dessus d'un certain seuil de population (500 000 dans le cas de la rougeole par exemple). Les nomades ne connaissent généralement pas non plus les maladies liées à la contamination des eaux comme le typhus et le choléra, ou du sol comme l'ankylostome et très peu les maladies liées à des insectes porteurs comme la puce pour la peste. Ils ne res-tent généralement pas suffisamment longtemps dans un même endroit pour connaître le cycle complet de vie des insectes locaux porteurs de maladies telles que la malaria. Il est improbable qu'ils attrapent la tuberculose ou la grippe car, sans les animaux domestiques, les populations anciennes

n'auraient développé ni l'une ni l'autre. La petite taille de ces populations nomades les a par ailleurs protégées de la variole et de la rougeole, qui n'ont pu se développer chez les humains qu'avec la sédentarisation d'effectifs importants (Fiennes, 1978 ; McKeown, 1990). En revanche, des contacts avec des peuples sédentaires ayant développé ces maladies pouvaient s'avérer catastrophiques pour les nomades, très rarement immunisés contre elles (Cockburn, 1963).

Cependant, la migration de populations de petite taille pouvait les conduire dans des régions nouvelles où le contact avec des animaux sauvages pouvait les exposer à d'autres maladies comme la peste bubonique et d'autres maladies infectieuses graves, aiguës ou chroniques (Pavlovsky, 1966). L'exemple le plus dramatique de maladies apportées par une migration relève cependant d'un mouvement inverse : la destruction des populations de l'Amérique précolombienne et des îles du Pacifique à l'arrivée des Européens. Les populations aborigènes de ces régions, jusque-là isolées, n'avaient jamais été mises au contact de la cohorte des maladies du Vieux Monde et leurs premiers contacts avec les migrants transatlantiques, conquistadores, colons et commerçants, fut, de ce point de vue, catastrophique. Ce fut sans doute l'hécatombe la plus grande jamais provoquée par les conséquences indirectes d'un processus migratoire, même s'il existe bien d'autres exemples de diffusion de maladies à la suite de migrations (McNeill, 1977). Il reste cependant difficile d'établir avec exactitude l'ampleur du déclin des populations précolombiennes. Les estimations de population d'avant la conquête, au Nord comme au Sud du continent américain, prêtent en effet à de nombreuses controverses et les ordres de grandeur varient énormément (tableau 2).

Environ 6 000 ans avant notre ère, les premiers agriculteurs ont commencé à contracter des maladies à partir de leurs animaux domestiques, maladies qui allaient ensuite évoluer en maladies spécifiquement humaines, les parasites s'adaptant à leur nouvel hôte (Stanley et Joske, 1980). Le même problème a vraisemblablement affecté, avec retard (environ 3 000 ans av. J.-C.), les populations nomades. Le rythme de contamination de ces dernières a beaucoup dépendu de la vitesse avec laquelle se sont développés les polymorphismes génétiques permettant la tolérance au lactose c'est-à-dire la digestion de quantités importantes de lait. Les échanges migratoires importants entre des populations sédentaires pour le commerce, l'esclavage, la conquête, l'exploration et autres motifs, ont favorisé la montée de la mortalité par maladies infectieuses. Les populations sédentaires ont toutes attrapé les maladies des populations, nomades ou non, avec lesquelles elles sont entrées en contact sans se débarrasser pour autant d'aucune de celles qu'elles avaient déjà. Le calendrier de l'arrivée des maladies dans les populations qui en étaient jusqu'alors exemptes, est bien connu pour les deux derniers millénaires (McNeill, 1977). Le processus de circulation des maladies s'est vivement accéléré et intensifié avec le développement des moyens de communication et la mondialisation des échanges de population. Les nouvelles maladies comme le sida ou les nouvelles variantes de maladies anciennes comme le choléra ou encore les nouvelles souches de bactéries résistantes aux antibiotiques se diffusent très rapidement tout autour de la planète.

Le passage du nomadisme à grande échelle à un nomadisme moins mobile et à la sédentarisation de populations de plus en plus nombreuses s'est, semble-t-il, accompagné d'une réduction de plusieurs années de l'espérance de vie (Cohen et Armelagos, 1984), sous l'effet d'un poids accru des maladies infectieuses. Dans le passé récent au moins, les sociétés de chasseurs-cueilleurs d'Afrique semblent avoir subi une mortalité moins pesante que les agriculteurs. Par exemple, on a estimé (en se fondant sur une observation de la mortalité avant 5 ans) que les nomades !Kung du Kalahari et Hadza de Tanzanie avaient une espérance de vie à la naissance de 32 et 31 ans respectivement (Howell, 1986 ; Dyson, 1977) à comparer avec les quelque 24 ans d'espérance de vie pour les agriculteurs dans des villages tels que ceux de Gambie (Billewicz et McGregor, 1981). Des populations paléolithiques plus anciennes semblent cependant avoir souffert de forte mortalité, selon les indices trouvés sur les squelettes (Acsádi et Nemeskéri, 1970).

VII. - La migration, la guerre et les États organisés

Pour la Préhistoire, les modalités de la migration doivent être déduites de l'examen de traces génétiques, d'os, d'objets culturels ainsi que de l'étude des noms de lieux et d'éléments linguistiques contemporains. Cela laisse beaucoup de place à la controverse ; on ne dispose pas de données démographiques. L'Histoire commence avec l'écriture et les États organisés où elle a émergé. Elle est en grande partie dominée par une succession de guerres, destructions, expansions, en relation avec des phénomènes migratoires. Depuis les origines du témoignage écrit, généralement attribuées aux sumériens d'Uruk, 3000 av. J.-C., de forts mouvements migratoires ont été rapportés, presque invariablement associés à des épisodes de guerre et de conquête, à la disparition de certaines entités politiques et à l'expansion d'autres sociétés. Certains de ces chocs politico-démographiques se sont produits directement entre des États organisés, généralement centrés autour de cités fortifiées. Parfois la conquête a conduit à la destruction de ces villes et de leur population. La plupart des villes sumériennes de Mésopotamie furent réduites en cendres à un moment ou à un autre, comme le furent les villes et les palais de Crète. Grâce à leur puissance militaire les grandes cités d'Assyrie ont pu étendre leur joug à l'ensemble du territoire de l'Irak actuel et au-delà en Asie Mineure et en Basse Égypte, jusqu'à ce que leur vague victorieuse reflue vers 703 av. J.-C. Les populations conquises devaient payer, quand elles se soumettaient, de lourds tributs, sous le contrôle de fonctionnaires aux ordres du pouvoir central et elles étaient purement et simplement déportées et rayées de la carte, si elles se rebellaient, comme ce fut le cas des hébreux du Nord sous le règne de Sargon II (721-705). Un Empire sans frontières naturelles doit constamment vaincre pour survivre. En 612, la capitale Ninive, probablement la première ville à avoir dépassé les 100 000 habitants, fut détruite par une coalition de Babyloniens et de nomades scythes, anciens sujets

de l'Empire, et ne fut jamais reconstruite, ne laissant ni vestiges culturels ni personne pour la pleurer. Babylone devait être à son tour prise, 75 ans plus tard, par Cyrus l'Achéménide. Souvent cependant, les relations entre les populations sédentaires et les vagues de migrants ne constituaient qu'une composante secondaire des changements politiques. Les populations conquises n'étaient pas nécessairement déplacées ni détruites et le principal changement consistait pour elles dans l'autorité collectant les impôts. Un achéménide plus tardif, Xerxès (486-465 av. J.-C.) innova en matière militaire en accroissant fortement la taille de ses bataillons et en mobilisant probablement la moitié de l'effectif total des troupes (360 000 hommes) dans son projet d'invasion de la Grèce. Les Perses, leurs successeurs Parthes et Sassanides ainsi que l'Empire Romain, leur principal voisin, ont pendant toute leur histoire agressé puis absorbé (surtout les Romains) des groupes multi-culturels et multi-confessionnels, mais ni l'un ni l'autre de ces deux puissants empires voisins n'a été capable, durant des siècles, de pénétrer profondément sur le territoire de l'autre, jusqu'à la défaite des Sassanides par l'empereur Héraclius en 628.

1) Peuples migrants

L'intrusion ou migration de peuples nomades ou transhumants dans des territoires occupés par d'autres peuples est un phénomène particulièrement caractéristique de l'Antiquité, oublié de l'Europe moderne mais encore assez fréquent en Afrique sub-saharienne au XIX^e siècle. Ces intrus sont parfois de vrais nomades mais, plus généralement (en tout cas d'après les observations qui sont parvenues jusqu'à nous), les mouvements concernés vont de zones marginales vers des zones plus centrales occupées par des populations denses et sédentaires. Sous l'effet de cette intrusion plus ou moins massive, les populations ainsi agressées peuvent éventuellement disparaître en tant que culture distincte, quelque soit leur contribution génétique à la population nouvelle qui finalement en résulte. C'est parfois seulement la classe dirigeante qui est remplacée par les nouveaux arrivants. Les invasions de la Chine par les Mongols et les Mandchous sont des exemples de ce type, bien que la dynastie mongole (Yüan) n'ait été établie (1271-1368) qu'après de longues années de combats meurtriers. À travers ces excès de mortalité et ces migrations, le centre de gravité démographique de l'ensemble de la population s'est déplacé du nord vers le sud. Phénomène plutôt inhabituel dans l'Ancien Monde, les registres de population chinois ont permis d'estimer directement les effectifs pour certaines périodes, même si l'interprétation de ces résultats reste controversée. Ces mouvements ont constitué dans le passé une des forces les plus importantes affectant la dynamique des populations hôtes, leur mortalité et leur fécondité, et, finalement, la densité du peuplement. C'est l'un des facteurs qui pendant longtemps a contribué à geler la croissance de la population mondiale. Le tableau que l'on peut en dresser donne une image nécessairement simplifiée des événements, faute de pouvoir identifier précisément chacun des rôles joués par des peuples très divers, que l'histoire qui en est brossée à grands traits regroupe en grandes catégories, mais l'interprétation des événements majeurs rappelés ici rassemble un large consensus.

L'un des premiers empires historiques, celui de Sargon d'Akkad (Mésopotamie) succomba sous l'invasion de tribus indo-européennes (les Guiti) venues des monts Zagros (situés sur le territoire actuel de l'Iran) environ 2200 ans av. J.-C. Les Hittites, également indo-européens, migrèrent à partir du Sud de l'Anatolie vers la même période (fin du troisième millénaire av. J.-C.). Ils semblent avoir atteint les bords de la Mésopotamie en contournant le nord de la Mer Noire et en traversant les Balkans. Au second millénaire avant notre ère (et plus tard) un des foyers majeurs d'émigration de peuples pasteurs fut essentiellement la région située à l'est de la Mer Noire et autour de la Caspienne. Les nomades pasteurs de langue indo-européenne, communément appelés *Aryens* ou *Iraniens* ont été à l'origine d'un grand nombre de mouvements de population. Les Aryens ont marché vers l'Est, vers le Pakistan et l'Inde actuels, détruisant définitivement en route, vers 1600 av. J.-C., les centres isolés de Harappa et de Mohenjo-daro, très anciennement alphabétisés. D'autres populations, tels les Mitanni, envahirent le nord de la Mésopotamie et d'autres encore l'Asie centrale. Les Grecs doriens et les Phrygiens, quittant les Balkans vers 1200 av. J.-C., se mirent en route vers le sud, défirent les grecs achéens puis les royaumes hittites de Grèce du Sud, de Crète et d'Asie Mineure. D'autres régions aux marges de peuples sédentaires alimentent également des mouvements de conquête ou d'invasion. Ainsi les sémites Amorites ont-ils quitté l'Arabie vers le Nord et renversé, avec d'autres, l'empire sumérien d'Ur, à la fin du XXI^e siècle av. J.-C. Les *rois bergers* Hyksos, sémites (et peut-être Amorites), venant de l'Est à travers la Palestine, établirent par la force leur propre dynastie en Égypte, au début du second millénaire av. J.-C. (vers - 1700), peut-être à l'époque du Joseph de la Bible. Une liste presque interminable d'invasions de ce genre est rapportée dans les récits de l'histoire ancienne (McEvedy, 1967), se combinant avec celle des rivalités et des guerres plus conventionnelles entre des États organisés. Les registres contemporains décrivant quelques-uns de ces événements et les séquences archéologiques desquels ils peuvent être déduits ne permettent que rarement de faire mieux que des paris intelligents sur les effectifs de population en question.

L'Histoire donne une image saisissante du caractère transitoire des systèmes politiques, de la vie et de la propriété du sol dans ces régions, dû, au moins en partie aux mouvements migratoires, même si l'effet en est exagéré par l'illusion d'écrasement du temps pour des périodes si reculées. Bien entendu certaines contrées, à la croisée des grands itinéraires migratoires, ont été plus vulnérables aux invasions que d'autres. La période de récupération, quand elle avait lieu, pouvait être très rapide. Pendant de courtes périodes, les populations humaines ont pu croître à des taux exceptionnels de 1 à 2 % par an, leur permettant de se rétablir après des crises de décroissance encore plus rapide. Cette évolution en dents de scie correspond beaucoup plus à la réalité de l'époque que l'image d'une très lente mais régulière croissance sur de longues périodes. La Mésopotamie, l'Asie centrale et dans une moindre mesure les frontières de l'Inde sont parsemées de tertres de cités abandonnées (certaines détruites, d'autres rendues inhabitables par un changement climatique local ou par la déforestation, le surpâturage, l'épuisement des sols ou leur

salinisation consécutive à une irrigation intense). Une part de la clé du succès des nomades plus tardifs fut leur utilisation du cheval, d'abord pour transporter des chars et plus tard, directement montés, technique qui semble avoir été développée en premier par les Scythes autour du VII^e siècle av. J.-C. (Ferril, 1985). Mais les nomades pasteurs plus anciens, y compris les premiers Huns du VII^e siècle, arrivèrent à pied et constituèrent donc en leur temps une moindre menace.

2) *Völkerwanderung*

La manifestation la plus spectaculaire de ces processus migratoires est celle des *grandes invasions* encore appelée *Völkerwanderung* qui s'étend du second siècle avant notre ère jusqu'au XVI^e siècle, mais culmine en Europe entre le IV^e et le XI^e siècle. L'activité migratoire de cette époque, malgré toutes les incertitudes et les distorsions de l'Histoire fut clairement d'un type différent de tous ceux qui devaient être observés par la suite. Tout au long de cette période, l'histoire du Bas Empire romain et de l'Empire byzantin, de la Chine et de l'Inde tout comme celles d'autres populations sédentaires intermédiaires, n'est dans une large mesure qu'une longue suite de tentatives pour contenir ces invasions et s'en défendre. Les récits sur la migration de ces peuples ont des allures de contes. On nous invite à croire que des vagues successives de peuples émergeant de quelques foyers aux marges du monde civilisé, le littoral de la Baltique, les steppes de l'Asie centrale, la Péninsule arabique, la Mongolie et la Mandchourie, furent capables d'étendre leur contrôle sur des territoires immenses de l'Europe occidentale, de l'Asie du Centre et de l'Ouest, de la Chine et de l'Inde. Selon la légende, la plupart des populations sédentaires et de leurs établissements ont été détruits en chemin et les peuples réduits en esclavage, chaque vague venant remettre en cause les résultats des précédentes. Finalement, il semble bien que ces récits relatent la vérité.

Ces vagues migratoires peuvent difficilement s'expliquer sans qu'ait existé, à la base, un dynamisme démographique particulier des populations migrantes. Malheureusement leurs origines se situent dans des zones reculées, dépourvues d'historiens et laissant peu de traces archéologiques, ne fournissant donc aucune donnée précise. On ne connaît généralement que les conséquences de leur expansion et les récits qui en ont été faits, là où ils atteignaient le monde civilisé. Un des modèles explicatifs possible est que la pression démographique ait contraint à certains moments les populations nomades de ces zones reculées et marginales, des déserts arabes au Sud jusqu'aux steppes au nord de la Caspienne et plus loin à l'est, vivant d'activités pastorales de subsistance, à migrer vers des terres nouvelles. Or, de tous ces lieux, toutes les routes mènent à des zones plus prospères, à des régions mises en valeur par des cultivateurs sédentaires. Les populations asiatiques parlaient surtout des langues du groupe ouralo-altaïque : l'altaïque comprend le mongol et une famille contenant le kirghize, le tatar et le turc et un groupe séparé des langues de l'Oural comprenant le magyar, le finnois, l'estonien et le lapon.

Dans les régions les moins aptes à assurer la subsistance d'une population croissante, la migration vers l'extérieur ne pouvait être par définition qu'une perspective attrayante. De telles contrées, pauvres et marginales, ne pouvaient supporter que des populations de nomades peu nombreuses et capables de se déplacer rapidement à cheval, pratiquant couramment le pillage en guise d'assurance contre les risques climatiques et la perte de troupeaux (tout en étant parfois la cause de celle-ci). Les populations agraires avoisinantes (les Perses et les voisins tadjik des Turcomans et des Kirghizes) subissaient ainsi en permanence pillages et razzias, réduction à l'esclavage ou à la servitude. Souvent, cette pression extérieure poussait les peuples sédentaires qui la subissaient à fuir, poussant à leur tour devant eux d'autres peuples encore. Ainsi la pression des Huns a encouragé les Iraniens, les Goths et bien d'autres à conquérir eux-mêmes de nouvelles terres aux dépens de leurs voisins ; les Avars furent poussés vers l'Europe par la pression des Turcs, et ces derniers furent à leur tour repoussés par les Mongols à partir de 1225 vers l'Arménie et l'Asie mineure, comme le furent les Cumans vers la Hongrie.

On manque d'explications satisfaisantes pour montrer pourquoi de larges fractions de peuples, traditionnellement isolées et éclatées dans ces zones, ont pu être capables à certains moments de s'unir en grands nombres et de déferler en masse ou, du moins, de s'aventurer plus loin que de coutume, pratiquant le pillage systématique. Une partie de la population pouvait être laissée en arrière dans les steppes à moins que la tribu dans son ensemble ne se mette en marche sous la pression d'autres. Il reste également à expliquer pourquoi des nomades vivant dans un environnement difficile étaient capables d'un tel dynamisme démographique. Il se peut, certes, pour les raisons évoquées plus haut, que dans de tels environnements la mortalité ait été, malgré les difficultés rencontrées, plus faible que celle des populations sédentaires. En certaines occasions, un changement climatique inhabituel ou des mouvements en sens inverse de populations sédentaires aux confins de leur zone a pu être la cause de leur mobilité. Par exemple, les Chinois ont subi les attaques constantes de nomades du nord qu'ils désignaient sous le nom des « *cinq tribus barbares* » : les Hsiung Nu (Huns), les Chieh, les Hsien Pei, les Ti et les Chiang. Les Chinois répondirent à ces incursions, non seulement par des mesures de protection spectaculaires, telles que la construction de la Grande Muraille, commencée sous le règne de Ch'in Shi Huang (221-206 av. J.-C.), mais aussi par des campagnes militaires comme celle qui conduisit aux victoires, pour une fois décisives de 44 et 36 avant J.-C. sur les Huns occidentaux, initiés par l'Empereur Wu Ti, qui régna de 140 à 87 av. J.-C., au début de l'époque Han.

Les conséquences sur les populations sédentaires se trouvant au bout de la chaîne de ce jeu de dominos ont été très sévères. Pendant longtemps les nomades ont eu un avantage considérable grâce à leur maîtrise incontestée du cheval (la plupart des autres luttèrent à pied) et à leur mobilité (ils transportaient avec eux le peu dont ils avaient besoin) ainsi qu'à leur endurance liée à leur familiarité avec des conditions environnementales très rudes et à leur habitude des très longs voyages (la transhumance annuelle des Kirghizes pouvait atteindre plus de 1 600 kilomètres).

L'une des conséquences les plus importantes de ces vagues de pression fut la destruction par les Huns de l'Empire Ostrogoth sur le Dniestr en 375. À la suite de ce désastre, les Goths obtinrent de l'empereur romain de s'établir à l'intérieur des frontières de l'Empire, en Thrace. Ils obtinrent ainsi une sorte de droit d'asile en masse, dont l'exercice n'était pas sans représenter une certaine menace pour l'Empire lui-même. De fait, après des péripéties trop complexes pour être relatées ici en détails (Heather, 1991), les Goths finirent par infliger aux romains, à Adrinople (Edirne) en 378, la défaite la plus décisive jamais imposée à leurs légions. Cela leur permit de s'installer définitivement à l'intérieur de l'Empire. Ces événements devaient peu après conduire à la chute de l'Empire romain d'Occident en 475 et à l'établissement des Goths en Europe occidentale (Ferrill, 1986); les Ostrogoths principalement en Italie et les Wisigoths en France et en Espagne. Même si beaucoup fut obtenu à la suite de négociations avec leurs seigneurs nominaux qu'étaient les Romains, ces derniers leur conférant un droit d'établissement ainsi qu'à d'autres envahisseurs au titre d'*alliés (fœderati)*, le rapport des forces militaires avait définitivement été rompu en faveur des nouveaux venus.

Les Huns, qui avaient été à la source de ce jeu de domino, envahirent à leur tour l'Europe occidentale, un peu plus tard. Mais, vers le ^{ve} siècle, ils ne comptaient plus guère de nomades pastoraux. Ils furent unis par Attila depuis son « palais » dans les plaines hongroises, où l'on parlait semble-t-il plus le latin et le germanique que le hun. Attila régnait sur un grand nombre de peuples slaves et germaniques bordant les deux moitiés de l'Empire Romain. Contrairement à beaucoup d'autres barbares qui entrèrent en Europe, les Huns d'Attila ne se sédentarisèrent pas. Ils restèrent à cheval, tirant leur subsistance des tributs que leur versaient les Romains, alors que d'autres vivaient du pillage des populations locales. Le conflit avec Rome s'ouvrit sous le prétexte de l'acceptation par Rome de ce que nous appellerions aujourd'hui des demandeurs d'asile, qui, en de telles circonstances devaient sans aucun doute entretenir des craintes légitimes de persécution. Tenus en échec en 451 à Châlons-sur-Marne par les derniers restes de l'armée romaine alliés aux Burgondes et autres peuples (barbares), l'Empire Hun éclata à la mort d'Attila et, contrairement à la plupart des autres envahisseurs, ne laissa pas de traces ultérieures dans l'histoire de l'Europe occidentale.

De toutes les migrations de peuples, la plus étonnante est sans doute celle des Vandales. Avec bien d'autres tribus teutoniques, ils ouvrirent une brèche dans les défenses romaines au bord du Rhin et s'établirent en France, puis en Espagne, en mêlant coups de force et négociations jusqu'à la signature avec les Romains de traités d'apaisement prévoyant la répartition des terres entre les nouveaux arrivants et les populations locales. Une fois établis en Espagne, sous leur roi Geiséric, les Vandales, comme l'avaient fait avant eux les Goths d'Alaric, s'intéressèrent à la province la plus riche de l'Empire Romain, l'Afrique du Nord, grenier à blé de l'Italie. Ils traversèrent la mer en 429. S'installant d'abord en tant que *fœderati*, après leurs premières victoires militaires, ils devinrent bientôt (442) les seigneurs *de jure* autant que *de facto* de l'Afrique du Nord, autour de Carthage, et cessèrent de se considérer comme sujets de l'Empire Romain. Les populations locales, bien que dépossédées de

leurs biens et considérées comme sujets n'ont pas été massacrées. Poussant encore leur avantage, en 455, les Vandales envahissent l'Italie et mettent Rome à sac mais ne s'y installent pas, emportant avec eux la plupart des objets que les Wisigoths y avaient laissés en 410. En 476, un an avant la mort de Geiséric, celui-ci régnait sur toutes les provinces romaines d'Afrique, la Corse, la Sardaigne, la Sicile et rançonnait les côtes de Grèce. Ce nouvel État ne put cependant résister à la reconquête par l'Empire romain d'Orient. Et finalement sa culture fut totalement balayée par les invasions arabes du VII^e siècle, qui éliminèrent ainsi toute présence européenne de l'ancienne Afrique du Nord romaine et, faisant le chemin inverse des Vandales, s'installèrent peu après de l'Espagne elle-même et s'y installèrent pour six siècles.

Le tableau I (p. 56), qui résume incomplètement la longue litanie de ces peuples migrants, donne une image de la force de ces mouvements. Les dates approximatives sont celles où les peuples considérés furent mentionnés pour la première fois dans des écrits. Les estimations de leurs effectifs données par les contemporains sont étonnamment élevées même s'il est des plus improbable qu'elles soient fondées sur quelques comptages réels. Des contingents militaires de 300 000 personnes ne sont pas rares dans les témoignages écrits. L'union des Ostrogoths et des Wisigoths qui défit l'Empereur Claude sur le Danube en 269 en est un exemple.

Même en supposant que ces effectifs sont ceux de l'ensemble des hommes en âge de combattre au sein d'une coalition de peuples, ils paraissent encore très élevés si on les compare par exemple à la dimension maximale atteinte par les armées de Louis XIV à l'heure des premières levées en masse de l'Europe moderne.

Comment pouvait-on entretenir une telle armada à cette époque, même en recourant au pillage des campagnes qu'elle traversait ? La question reste entière. On sait que Rome à la même époque pouvait lever de toutes les provinces de son empire une armée professionnelle de 250 000 hommes (Ferrill, 1986). En fait, les estimations récentes de la taille des peuples migrants sont beaucoup plus modestes. L'effectif total des combattants goths (peuples qui ne furent d'ailleurs jamais unifiés) a été estimé à 60 000 hommes pour la fin du IV^e siècle, ce qui correspond à une population totale de 300 000 Goths. La population totale des Ostrogoths de Thrace de la fin du V^e siècle a pour sa part été estimée de 30 000 à 50 000 personnes (Burns, 1978 ; Heather, 1991).

VIII. – Les conséquences démographiques des *grandes invasions*

Les conséquences démographiques des grandes invasions peuvent être considérées comme presque entièrement négatives sous tous les angles. L'apport démographique des nouveaux arrivants est minime et leur apport culturel et technique nul (si ce n'est dans le domaine militaire). Au contraire, les destructions de peuples, d'habitations et d'infrastructures agricoles (surtout dans les régions arides de l'Est), provoquèrent un recul important des effectifs

totaux de population. Les estimations sont évidemment difficiles. Les sources contemporaines sont particulièrement sujettes à des exagérations en ce qui concerne les effectifs des envahisseurs. Cependant, à partir du premier siècle

TABLEAU I. — QUELQUES PEUPLES ACTEURS DES GRANDES INVASIONS EURASIATIQUES (400 AV. J.-C. - 1600 AP. J.-C.)

Peuples	Époque	Lieu d'origine	Aire d'installation
Teutons (Suèves, Cimbres, Marcomans, Ambrones) et membres de la Confédération teutonique : Alamans Francs Vandales	IV ^e s. av. J.-C. III ^e s. ap. J.-C. III ^e s. ap. J.-C. III ^e s. ap. J.-C.	Baltique occidentale	Allemagne, France France France France, Espagne, Afr. Nord, Italie
Ostrogoths (Goths à l'Est du Dniestr)	III ^e s. ap. J.-C.	Scandinavie	Mer Noire, Italie
Wisigoths (Goths à l'Ouest du Dniestr)	III ^e s. ap. J.-C.	Scandinavie	France, Espagne
Saxons	III ^e s. ap. J.-C.		Saxe
Burgondes	III ^e s. ap. J.-C.	Oder/Vistule	Bourgogne
Huns Hsiung-Nu/ Xiong-Nu	IV ^e s. av. J.-C. III ^e s. av. J.-C.	Steppes d'Asie	Centre/Est Europe, Inde du Nord Chine du Nord
Bulgares	VII ^e s. ap. J.-C.		Balkans, Italie
Magyars	VIII ^e s. av. J.-C.	Steppes d'Asie	Hongrie
Mongols (Yüan, Tatars)	XII ^e s. ap. J.-C.	Mandchourie	Moyen-Orient, Russie (XIII-XVI ^e s.)
Mogols	XVI ^e s. ap. J.-C.	Asie centrale	dyn. chinoise (1276-1368) dyn. indienne (Nord Centre) 1527-1857
Mandchous	XVII ^e s. ap. J.-C.	Mandchourie	dyn. chinoise (1644-1908)
Scythes	VII ^e s. av. J.-C.	Asie centrale	Balkans, Caucase, Nord-Ouest Inde
Sarmates	III ^e s. av. J.-C.	Asie centrale	Transcaucasie Sud Russie
Alains	I ^{er} s. ap. J.-C.	Asie centrale	Caucase
Turcs Seljoukides occidentaux	XI ^e s. av. J.-C.	Asie centrale	Inde du Nord Inde du Centre
orientaux (Uighurs)	VI ^e s. av. J.-C.	Mongolie	Inde du Centre
Turcs ottomans	XIII ^e s. ap. J.-C.	Asie centrale	Balkans, Afrique du Nord, Arabie, Asie mineure, Égypte
Arabes	VII ^e s. ap. J.-C.	Arabie du Sud	Espagne, Afrique du Nord, Perse, Asie centrale
Vikings	VIII ^e s. ap. J.-C.	Scandinavie	Normandie, Est Angleterre, Islande

Nota : Cette liste est loin d'être complète; aucune classification ne peut prétendre faire justice à un processus complexe couvrant deux continents et un millénaire. Par exemple, les Goths germaniques furent d'abord reconnus dans la région de la Vistule et migrèrent vers le sud dans la région du Dniestr avant de marcher vers l'ouest. Quelques peuples apparentés sont groupés dans la même catégorie mais toutes les relations et origines ne sont pas rapportées ici et parfois inconnues. Les dates et lieux sont approximatifs.

avant notre ère, on dispose de bases statistiques un peu plus fermes pour estimer les populations des différentes régions des empires romain et chinois, grâce aux recensements ordonnés par Auguste d'une part et par les Han de l'autre. On dispose aussi, à partir de cette époque, d'informations archéologiques de plus en plus denses, nous renseignant sur l'effectif et l'étendue des aires d'établissement.

Selon les estimations de Jean-Noël Biraben (1979), revues au chapitre précédent, la population mondiale serait tombée de 255 millions au début de notre ère à 206 millions en l'an 500 et n'aurait retrouvé son effectif de l'an 1 que vers l'an 1000 (tableau 2). On peut attribuer l'essentiel de ce recul aux perturbations subies par les populations sédentaires sous le choc des grandes invasions. Encore faut-il préciser que cette évolution de la population mondiale cache des évolutions plus brutales dans certaines régions que dans d'autres. La population de l'Europe est tombée de 35 millions au début du premier millénaire à 29 millions en 500 et, en 1000, elle n'était encore que de 30 millions. Celle de l'Afrique du Nord est tombée dans le même temps de 14 à 9 millions. C'est en Chine et en Asie du Sud que les pertes ont été les plus lourdes, avec les invasions des Huns et d'autres peuples apparentés en Chine, celles des Aryens puis des musulmans en Inde. La population chinoise est tombée de 70 à 32 millions entre l'an 1 et l'an 500 de notre ère et elle n'était encore remontée qu'à 56 millions à la fin du premier millénaire. La période qui s'étend de la prise de la capitale des Tsin (Loyang, sur le Fleuve Jaune) en 316 ap. J.-C. par les Hsiung-Nu (Huns) au rétablissement complet du contrôle chinois sur le Nord par la dynastie Sui en 589 est considérée comme l'âge des ténèbres de l'histoire de la Chine. La capitale dut être déplacée à Nankin sur le Yang-Tsê Kiang. Les pertes exactes de population sont inconnues. L'ensemble des migrations a pu concerner plusieurs millions de gens. La population de l'Inde, quant à elle, est tombée de 46 à 33 millions au cours des cinq premiers siècles du premier millénaire, et elle n'était encore que de 40 millions vers l'an 1000. D'autres estimations donnent une image assez semblable (Durand, 1974 et McEvedy et Jones, 1978). Toutes doivent évidemment être considérées avec précaution.

TABLEAU 2. - QUELQUES ESTIMATIONS DE LA POPULATION DES GRANDES RÉGIONS DU MONDE (1-1500 AP. J.-C.). MILLIONS D'HABITANTS

Population	1 ap. J.-C.	500	1000	1250	1500
Chine	70	32	56	112	84
Asie du Sud*	46	33	40	83	95
URSS	12	11	13	14	17
Europe	31	30	30	57	67
Afrique du Nord	13	12	10	98	98
Amérique du Nord	2	2	2	3	3
Amérique latine	10	13	16	26	39
Monde	250	205	257	413	458

*Inde, Pakistan et Bangladesh.

Passé le choc des grandes invasions, la majeure partie de l'Eurasie a dû ensuite endurer la terrible épidémie de peste bubonique qui atteignit l'Europe en 1347 en provenance de Crimée mais qui avait auparavant très durement frappé la Chine. Cette dernière avait eu en outre à souffrir des destructions massives opérées, à partir du milieu du XIII^e siècle, par les Mongols, qui réduisirent aussi à la même époque en esclavage la Russie et une part importante de l'Europe de l'Est, sans toutefois réussir à atteindre l'Europe occidentale. Cette invasion de la Chine par les Mongols au XIII^e siècle est comparable à celle des Hsiung-Nu (Huns) du IV^e siècle mais probablement pire dans ses effets démographiques. La conquête a vraisemblablement coûté à la Chine 35 millions d'habitants. La Chine du Nord (alors la partie la plus peuplée) a probablement perdu les trois quarts de sa population (McEvedy et Jones, 1978). Face aux massacres et aux migrations forcées, les survivants ont fui et le centre de gravité de la Chine s'est déplacé vers le sud, comme le révèlent des cartes fondées sur des recensements contemporains (PCO, 1987, p. 70-71). Vers 1500, la population chinoise était encore inférieure à ce qu'elle avait été en 1250 : 84 millions au lieu de 112.

Les expéditions de Tamerlan (1336-1405) ont aussi été meurtrières, causant, selon certains auteurs, la mort de près de 17 millions de personnes et la déportation en esclavage de beaucoup d'autres.

Ces estimations ne sont évidemment que très approximatives mais des hécatombes tout aussi stupéfiantes sont attestées par tous les auteurs. On doit les prendre au sérieux. Les estimations reposent sur les quelques systèmes de recensements (quoique irréguliers) de l'époque et les pertes rapportées confirment les récits qui nous sont parvenus sur le féroce génocide perpétré par les Mongols dans la dernière phase de leur conquête de la Chine du Nord. Comme un commentateur l'a noté :

« C'est le sort du nomadisme à travers l'Histoire : des peuples si distants de leur base qu'ils ne leur restait qu'à ravager au passage les territoires qu'ils traversaient en pillant, tuant, brûlant et réduisant en esclavage les populations locales. L'Orient, le berceau et principal nourricier de la civilisation fut livré à la barbarie ; la plus grande partie de l'Europe fut paralysée... L'Allemagne et la France eussent-elles possédé des plaines semblables à celles de Hongrie, où les nomades aient pu se maintenir et accomplir leur œuvre de destruction, qu'en toute probabilité la civilisation occidentale aurait depuis longtemps disparu, la totalité de l'Ancien Monde serait devenue barbare et l'on trouverait aujourd'hui la Chine à la tête de la civilisation » (Peisker, 1911, p. 359).

Ce sont ces processus, la faiblesse et l'instabilité des populations sédentaires face aux nouvelles populations de migrants qui marquent sans doute le plus grand contraste entre le monde de la préhistoire ou de l'Antiquité et les temps présents. Dans le passé, les populations sédentaires ou leurs élites n'avaient pas les moyens de résister à ces processus. Avec le temps, elles sont devenues victorieuses et ce sont les populations nomades qui finalement ont été marginalisées. Au cours de ce processus, les forces migratoires ont cessé d'exercer leur rôle dominant dans la dynamique des populations. Les variations dans les composantes endogènes de la dynamique démographique naturelle, mortalité, fécondité, ont pris le devant de la scène. Cette nouvelle ère démographique débouche sur les *transitions démographiques* contemporaines

qui bouleversent de manière toute nouvelle l'histoire des populations, y compris en engendrant à son tour de nouvelles dynamiques migratoires.

IX. - L'expansion européenne et ses conséquences

L'expansion européenne récente est beaucoup mieux connue que les grands mouvements du passé évoqués ci-dessus et n'a pas besoin d'être autant détaillée ici. La somme récente que représente la magistrale encyclopédie de Robin Cohen (1995) en donne un tableau complet. Bien qu'il se soit agi essentiellement d'un phénomène bien délimité dans le temps, ses effets se font encore sentir aujourd'hui. Dans certaines zones, ce processus s'est maintenant inversé, avec le retour vers l'Europe de populations souvent expulsées par la violence ou la menace, d'Angola et du Mozambique (Portugais), d'Afrique du Nord (Français, Espagnols et Italiens), d'Asie Centrale et de la Baltique (Russes) et il reste un point d'interrogation sur l'avenir des populations blanches d'Afrique du Sud. D'autres changements dans la distribution et la densité de population provenant de l'expansion européenne sont irréversibles comme les établissements en Amérique du Nord, en Australie, en Nouvelle-Zélande sans parler des ancêtres d'une part importante des 300 millions de Latino-Américains. Par bien des aspects, cette migration aussi est, à son tour, d'un type aujourd'hui disparu, impossible à répéter. Quelques-unes de ses manifestations les plus anciennes se présentent sous la forme familière d'invasion armée de populations parfois relativement nombreuses mais de régions moins développées, comme les chevaliers Teutoniques dans la Baltique et l'Europe de l'Est, le retour des Européens sur les rivages du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord aux XII^e, XV^e et XIX^e siècles.

Cette expansion a coïncidé avec le reflux des conquêtes nomades des siècles précédents (et en a été, dans une certaine mesure, une des composantes). En Espagne, elle a culminé avec la capitulation de Grenade, dernier bastion maure, en 1491. De l'autre côté de l'Europe, en Russie, la levée du joug Tatar (Mongol) fut acquise avec la prise de Kazan et d'Astrakan sur les Mongols Khan par Ivan le Terrible en 1552 et 1556. Ce fut le début d'un processus de conquête et de colonisation russes qui atteint les rivages du Pacifique Nord à la fin du XVII^e siècle mais ne s'acheva qu'en 1873, avec l'occupation des steppes d'Asie centrale, terres natales des anciens nomades (Lincoln, 1994).

D'autres aspects de l'expansion européenne furent toutefois d'une autre nature, sans comparaison possible avec les expériences antérieures (Scammel, 1989; Pohl, 1990), tel le transfert, sur des distances jusque-là impossibles à franchir à travers les océans, grâce aux progrès de la navigation, de populations de petites tailles mais à la technologie très avancée, à la fois explorateurs, combattants, aventuriers, pirates, commerçants, colons, réfugiés ou missionnaires (Crosby, 1986). Les seuls exemples anciens à peu près comparables sont ceux des Vikings des VII^e et XI^e siècles et de quelques peuples marins de la Méditerranée. Mais ces derniers, se consacrant surtout, respectivement, au

pillage et au commerce, ne bénéficiaient pas d'une supériorité technique écrasante sur les peuples qu'ils rencontraient et dépendaient de moyens de navigation beaucoup moins fiables. Leurs aventures transatlantiques, notamment au Groenland et au Vinland échouèrent. Dans le premier cas, une détérioration à long terme du climat durant le Moyen Âge peut en avoir été partiellement responsable. Leurs successeurs, beaucoup mieux équipés, ont au contraire été capables de dominer et de supplanter les sociétés en place, qu'elles soient primitives et de faibles densités ou au contraire plus avancées culturellement et plus densément peuplées. Dans les premières aventures vers le Nouveau Monde à partir du xv^e siècle, le choc culturel et surtout les ravages causés par des maladies inconnues localement ont permis aux nouveaux venus de déposséder les populations autochtones et de s'établir à leur place. Dans quelques cas (Tasmanie, Argentine), ceci donna lieu à des politiques délibérées d'extermination. Une fois les États coloniaux ou indépendants établis dans les Amériques et aux Antipodes, une migration régulière et pacifique hors d'Europe vers ces Nouveaux Mondes colonisés devint la migration globale la plus spectaculaire de l'Histoire, s'étalant de la fin du xviii^e siècle jusqu'au début du xx^e. On estime qu'environ 54 millions de personnes ont émigré d'Europe vers l'Amérique entre 1815 et 1930 (Baines, 1991), dont un tiers probablement retourna vers l'Europe. Ce mouvement migratoire continue aujourd'hui, bien qu'à un rythme beaucoup plus faible, mais est éclipsé par la migration de populations venues du tiers-monde vers l'Amérique du Nord et l'Europe occidentale.

Pendant la même période, des populations européennes se sont établies dans la direction opposée, vers l'Est, en colonisant les terres désertes de la Sibérie, dont le peuplement n'a été encouragé qu'à partir de 1889, la liberté de colonisation interne n'étant finalement accordée qu'en 1906. Entre 1906 et 1915 environ trois millions et demi de Russes émigrèrent vers la Sibérie. Ailleurs, le processus de peuplement volontariste et de migration forcée à l'intérieur de l'Empire tsariste puis soviétique a conduit à une situation où 25 millions de personnes de nationalité russe vivaient en 1989 dans les républiques d'URSS autres que la Fédération de Russie, sans parler des migrants en Sibérie (partie intégrante de la Fédération). Tout récemment, en sens inverse, le retour de quelques-uns des migrants et de leurs descendants, en partie forcé, a fait de la Russie le pays européen ayant la plus forte immigration nette en 1994.

En Inde, en Chine et dans d'autres parties de l'Orient, les populations sédentaires étaient déjà très denses lors des premiers contacts avec les Européens dont le principal objectif était le commerce (Emmer et Mörner, 1992). Au xviii^e siècle, la supériorité militaire (armement, discipline, stratégie, etc.) permit à de minuscules effectifs européens de s'imposer aux dynasties orientales qui pouvaient certes aligner des armées de tailles considérables mais sur un mode féodal totalement inefficace. Au départ, cependant, l'objectif était rarement, en Asie et en Afrique, de fonder de nouveaux établissements. Les seules exceptions concernent l'Indonésie, l'Asie Centrale, la Sibérie et l'Afrique du Sud, plus quelques autres lieux où les conditions climatiques et démographiques paraissaient propices. Dans la partie tropicale de

l'Ancien Monde, les vecteurs de maladie ne favorisaient pas l'installation de populations européennes (Curtin, 1989, 1990).

Le développement de la navigation combiné aux anciennes habitudes de migrations forcées apportèrent avec la traite des esclaves une nouvelle composante au peuplement du Nouveau Monde et contribuèrent à la dépopulation de l'Afrique tropicale, aggravant considérablement les effets du trafic d'esclaves qui y existait depuis déjà des siècles en direction de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.

Les estimations du nombre d'esclaves transportés de l'autre côté de l'Atlantique varient entre 3,5 et 25 millions. D'après une analyse récente, plus détaillée, 9,6 millions d'esclaves africains seraient arrivés aux Amériques entre 1451 et 1870 (Curtin, 1969). Mais il faut y ajouter les pertes dues aux très fortes mortalités subies pendant la traversée (de 13 à 33 % selon les auteurs) et à la mortalité directe et indirecte provoquée par les procédés de capture des esclaves. Et ce n'est là qu'une partie des ravages que l'Afrique a subis. L'esclavage vers d'autres parties de l'Afrique et vers le Moyen-Orient existait depuis fort longtemps et, bien que formellement supprimé au début du XX^e siècle, il semble que cette pratique perdure encore aujourd'hui, notamment au Soudan. La traite des esclaves outre-atlantique renouait, pour la première fois depuis l'Antiquité romaine, avec un esclavage à objectif agricole et industriel. Et, pour la première fois aussi, il a été à la base d'un flux intercontinental majeur de biens et de monnaie (Lovejoy, 1986 ; Solow, 1991). L'ampleur de ses effets sur l'économie et la société africaines, considérées jusqu'à présent comme hautement déstructurantes, a cependant fait l'objet de discussions (Eltis, 1991).

X. — Processus divers, explications diverses

Quand la presque-totalité du monde habitable fut occupée, *les déplacements de peuples entiers* rapportés par l'Histoire ont souvent été provoqués par la pression d'autres peuples, eux-mêmes en mouvement. La théorie des dominos peut aisément s'appliquer à cette sombre période : ces pressions créaient inévitablement une cascade de mouvements. Un peuple migrant, entrant en collision avec d'autres peuples, poussait ces derniers à migrer à leur tour, éventuellement en chassant eux-mêmes devant eux d'autres peuples. Ainsi l'arrivée des Sarmates s'explique-t-elle par celle des Scythes, l'invasion des Goths et des Alains par celle des Huns, et ainsi de suite. Ces mouvements ont dominé l'histoire de l'Europe pendant plusieurs siècles mais leur origine n'a, jusqu'ici, jamais été vraiment expliquée.

Il n'y avait pas de place au départ pour des *migrations de travail*. L'agriculture non marchande de subsistance des économies paysannes traditionnelles n'en avait pas besoin. Plus tard, des compétences spécialisées ont été requises, notamment, pour le développement des villages et des villes, et elles ont été, au moins en partie, fournies grâce à la migration. En effet, quand les

économies agraires se furent suffisamment développées pour engendrer une division du travail plus importante que celle qui existait déjà entre prêtres, dirigeants, guerriers et paysans, on encouragea des groupes, souvent étrangers, dotés de compétences spécifiques, dans le travail des métaux, des textiles et, plus tard, de la finance, à entrer dans le jeu économique, donnant une composante ethnique à la division du travail. Dans les économies anciennes, les marchands étaient souvent des immigrés, au moins dans un premier temps. Les mercenaires aussi, par définition, qui forment d'ailleurs un cas à part. L'Empire romain d'Occident y a eu recours, dans sa période tardive, pour éviter d'avoir à les combattre. Le système comportait évidemment le risque de voir les mercenaires renverser un pouvoir qui les payait pour s'assurer de leur soutien (comme dans la Rome et l'Angleterre du V^e siècle). Ce même risque existait aussi avec les esclaves comme le montre l'exemple des Mameluks en Égypte ou celui des Noirs en Haïti.

La plupart des États anciens, comme certains aujourd'hui encore, ont développé des *attitudes populationnistes et mercantilistes*. Ils ont pris des mesures natalistes, tenté de freiner l'émigration et encouragé l'immigration sélective, ainsi que l'installation définitive des immigrants. Cette politique fut surtout celle de plusieurs colonies européennes d'outremer établies dans des régions jusque-là faiblement peuplées, dans la seconde moitié du deuxième millénaire, notamment en Amérique du Sud, en Amérique du Nord et en Océanie. Seuls ces trois derniers ensembles et, pour des raisons très particulières, Israël, mènent encore aujourd'hui une telle politique. La France a cependant eu, jusque dans un passé assez récent, pour des raisons démographiques évidentes, une attitude plus favorable à l'immigration que ses voisins européens.

La *migration de travail agricole* était peu développée dans des économies anciennes de subsistance, dont la force de travail était produite et reproduite localement, surtout lorsque l'économie n'était pas encore monétisée. La migration volontaire de travail, tant saisonnière que de plus longue durée, s'est d'abord répandue au sein d'économies agraires marchandes avec le développement du marché du travail (Coleman, 1984). Puis la mobilité est devenue la norme en Europe occidentale aux débuts de la période moderne, à travers des pratiques qui y deviennent alors majoritaires, comme celle du salariat agricole (Kussmaul, 1981), recourant à l'embauche de travailleurs adultes au sein d'une population sans terre en pleine croissance démographique (Moch, 1992), et celle de la migration des ruraux vers les villes (Clark, 1979; Wrigley, 1967), encouragée par la spécialisation et la différenciation croissante de la société. Ailleurs, surtout là où le servage (qui attachait les serfs à la terre) a perduré, la révolution de la mobilité (Zelinsky, 1971) a commencé bien plus tard. Enfin, ces migrations de travail ne sont devenues internationales qu'à une époque encore plus récente, notamment avec la révolution industrielle, même si nombre d'individus ont quitté l'Europe dès le XVIII^e siècle à la recherche d'une vie meilleure, aux chances pourtant incertaines. La croissance des villes, surtout des plus grandes d'entre elles, n'a pu se faire que grâce à un apport migratoire constamment substantiel, capable non seulement de compenser le déficit naturel dû à l'excès des décès sur les naissances qui

caractérisait autrefois le milieu urbain, mais aussi d'alimenter un solde positif (Landers, 1987).

La migration internationale de travail n'est devenue prééminente qu'avec la montée de l'industrialisation qui, dans sa phase de maturité, aux XIX^e et XX^e siècles, a engendré d'importantes inégalités entre les peuples et une forte demande de travail. La migration vers l'Europe occidentale a été officiellement dominée par une migration de travail temporaire dans les années 1960 et au début des années 1970, dont les flux étaient généralement organisés. Même si, dès cette époque, certains travailleurs immigrés étaient accompagnés de leurs dépendants, ceux-ci ne sont pour l'essentiel arrivés que dans un deuxième temps. Et ce qui a changé aujourd'hui c'est que ces dépendants proviennent de plus en plus de familles élargies, avec leurs obligations lignagères, de familles de grande taille très différentes du modèle européen. L'effet démographique de l'arrivée des dépendants s'en trouve donc accru. Il en va de même de la migration d'établissement permanent vers l'Amérique du Nord, dont la majeure part se fait désormais sur une base familiale. L'habitude non européenne des mariages arrangés et le refus d'une part de la génération parentale de s'intégrer à la société européenne crée une demande additionnelle croissante pour une migration nouvelle d'époux et épouses venant du pays d'origine. Tous ces processus sont encore accélérés par les facteurs de rejet et d'appel entre pays pauvres et pays riches, par une information accrue sur les perspectives de vie dans les pays industriels, par l'existence d'immigrants ayant joué le rôle de tête de pont, facilitant la migration en chaîne et par l'amélioration de certains des droits concédés aux immigrants ou aux postulants à l'immigration par la législation en matière de droits de l'homme.

La montée du recours au droit d'asile dans presque tous les pays du tiers monde depuis les années 1980 est, formellement, un processus entièrement nouveau. Cependant, les mouvements de réfugiés au sens général doivent être aussi anciens que les sociétés humaines. Hors d'Europe d'aujourd'hui, nombre de conflits ont obligé des dizaines de millions de personnes à vivre en réfugiés dans les pays voisins, sans aucun processus formel de demande d'asile. Au total environ 6 millions de demandes d'asile ont été enregistrées dans des pays d'Europe occidentale jusqu'en 2000, près de 8 millions si on inclut les autres pays développés. Ces chiffres incluent évidemment des doubles demandes. La vaste majorité ne l'a pas encore obtenu mais est quand même restée sur place. Ces six millions de requêtes représentent un volume plus important que l'ensemble de la migration de travailleurs immigrés réguliers de la période des années 1960. Le développement d'un tel processus, secrété par les engagements internationaux pris par les pays industriels mais perçus par beaucoup comme contraires à leurs intérêts, ne pouvait avoir lieu que dans le climat politique très particulier de cette fin de XX^e siècle. De nombreux demandeurs d'asile ne présentent leur demande qu'après être entrés illégalement sur le territoire du pays hôte ou après avoir dépassé la période de résidence autorisée; la demande d'asile, l'entrée illégale ou le dépassement de visa sont des stratégies alternatives pour rester dans des pays attractifs. Un contrôle sévère des demandes d'asile a été instauré un peu partout depuis le

milieu des années 1990. Les nombres d'entrées illégales et de dépassements de visa sont depuis lors en augmentation (IGCA, 1995).

Conclusion

Les démographes considèrent généralement que les migrations internationales modernes ne portent que sur des effectifs relativement faibles, qu'elles sont motivées par la recherche d'emploi, l'espérance d'une vie meilleure, des relations familiales ou la demande d'asile et qu'elles sont toujours orientées vers des pays prospères et bien organisés. Toujours est-il qu'elles sont tenues pour mineures dans l'explication des grandes tendances démographiques, l'évolution des populations étant dominée par leur dynamique naturelle. Tout cela est, dans l'ensemble, vrai pour la période contemporaine. Il ne faut cependant pas oublier que la migration offre un éventail beaucoup plus large de types de déplacements que celui que nous avons actuellement sous les yeux. Une grande variété de formes de migrations a vu le jour tout au long de l'aventure humaine, dont plusieurs ont aujourd'hui disparu.

En fait, si les migrations contemporaines ne jouent plus guère qu'un rôle secondaire, voire marginal, comparé à ceux de la fécondité et de la mortalité, dans l'évolution des grands ensembles de population, cela ne fut pas toujours le cas. À différentes reprises dans le passé, et tout particulièrement, dans l'Antiquité, à l'époque des grandes invasions, la migration a été un phénomène majeur, pesant lourdement sur la croissance et la décroissance des populations et sur leur répartition à la surface du globe. Les impératifs de la vie de migrants et les conditions dans lesquelles s'effectuaient les déplacements ont aussi été déterminants dans la diffusion des maladies et des risques environnementaux encourus par les populations durant toute la préhistoire et au-delà. Et cela a fortement influencé l'évolution du niveau et de la structure de la mortalité et de la fécondité, contraignant l'espèce humaine à s'adapter à ces risques nouveaux pour survivre. La confrontation et l'interaction entre populations nomades et peuples sédentaires ont eu, au cours des quatre derniers millénaires, des conséquences majeures, généralement négatives pour les sédentaires, surtout au début de l'époque d'urbanisation mais aussi à plusieurs reprises entre les III^e et XIV^e siècles. Durant cette période, les déstructurations produites par les populations mobiles sur les populations sédentaires ont renversé le cours de la croissance démographique sur de vastes étendues de la surface du globe. Et quand, dans l'étape suivante, ce furent les Européens qui dominèrent le reste du Monde et y exportèrent les excédents de population engendrés par leur transition démographique, les nouvelles populations qu'ils fondèrent connurent une expansion sans précédent tandis que celles qui occupaient jusqu'alors ces territoires furent décimées, voire éliminées sous leurs coups (y compris sous l'effet dévastateur des maladies qu'ils y ont introduites sans le savoir).

Si la migration attire à nouveau, et à juste titre, l'attention des systèmes démographiques du monde industriel, les enjeux contemporains n'ont ni la même acuité ni la même portée que ceux du passé.

RÉFÉRENCES

- SÁDI George Y. et NEMESKÉRI Janos, 1970. — *History of human life span and mortality*. — Budapest, Akadémiai Kiadó, 346 p.
- LAN William D., 1967. — *The African husbandman*. — Edinburg, Oliver & Boyd, XII + 506 p.
- MERMAN Albert J. et CAVALLI-SFORZA Luigi Luca, 1984. — *The Neolithic transition and the genetics of population in Europe*. — Princeton, Princeton University Press, XV + 176 p.
- NES Dudley, 1991. — *Emigration from Europe 1815-1930*. — London, Macmillan, 89 p.
- LWOOD Peter S., 1989. — The Colonization of the Pacific : some current hypotheses, in : Adrian V. S. HILL et Susan W. SERJEANTSON (éd.), *The Colonization of the Pacific : a genetic trail*, p. 1-59. — Oxford, Clarendon Press, New York, Oxford University Press, 298 p.
- LEWICZ W. Z. et MCGREGOR Ian A., 1981. — The demography of two west African (Gambian) villages 1951-1975, *Journal of Biosocial Science*, vol. 13, p. 219-240.
- ABEN Jean-Noël, 1979. — Essai sur l'évolution du nombre des hommes, *Population*, vol. 34, n° 1, p. 13-26.
- DSELL Joseph B., 1957. — Some population problems involving Pleistocene man, *Cold Spring Harbor Symposia in Quantitative Biology*, vol. 22, p. 47-69.
- IRTON-JONES Nicholas G., 1986. — Bushman birth spacing : a test for optimal inter-birth intervals, *Ethology and Sociobiology*, n° 7, p. 91-105.
- WCOCK Anne M., KIDD Judith R., MOUNTAIN Joanna L., HERBERT Joan M., CAROTENUTO Luciano, KIDD Denneth K. et CAVALLI-SFORZA Luigi Luca, 1991. — Drift, admixture, and selection in human evolution : a study with DNA polymorphisms, *Proceedings of the National Academy of Science, USA*, vol. 88, p. 839-843.
- RNS Thomas S., 1978. — Calculating Ostrogothic population, *Acta Antiqua*, vol. 26, p. 457-463.
- MPBELL Kenneth L. et WOOD James W., 1988. — Fertility in traditional societies, in : Peter DIGGORY, Malcom POTTS et Sue TEPER (éd.), *Natural human fertility : social and biological determinants*, p. 39-69. — Londres, Macmillan, XIX + 201 p.
- RNEIRO Robert L. et HULSE Daisy F., 1966. — On determining the probable rate of population growth during the Neolithic, *American Anthropologist*, vol. 68, p. 177-181.
- VALLI-SFORZA Luigi Luca, MENOZZI Paola et PIAZZA Alberto, 1994. — *The history and geography of the human genes*. — Princeton, Princeton University Press, 518 p.
- AGNON Napoleon A., 1974. — *Studying the Yanomama*. — New York, Holt, Rinehart and Winston, XV + 270 p.
- AGNON Napoleon A. et IRONS William (éd.), 1979. — *Evolutionary biology and human social behavior : an anthropological perspective*. — North Scituate (Massachusetts), Duxbury, 623 p.

- CHALIAND Gérard, JAN Michel, RAGEAU Jean-Pierre et PETIT Catherine, 1994. – *Atlas historique des migrations*. – Paris, Le Seuil, 140 p.
- CHAPMAN Malcolm, 1992. – *The Celts : the construction of a myth*. – Basingstoke, Macmillan, xv + 342 p.
- CLARK Peter, 1979. – Migration in England during the late seventeenth and early eighteenth centuries, *Past and Present*, vol. 83, p. 57-90.
- COCKBURN Aidan, 1963. – *Infectious diseases, their evolution and eradication*. – Baltimore, Johns Hopkins, 420 p.
- COHEN Mark N. et ARMELAGOS George J. (éd.), 1984. – *Paleopathology at the origins of agriculture*. – New York, Academic Press, xx + 615 p.
- COHEN Robin (éd.), 1995. – *The Cambridge survey of world migration*. – Cambridge, Cambridge University Press, 570 p.
- COLEMAN David A., 1984. – Marital choice and geographical mobility, in : Anthony J. BOYCE (éd.), *Migration and mobility*, p. 19-56. – Londres, Taylor and Francis, 378 p.
- COLEMAN David A., 1995. – International migration : demographic and socio-economic consequences in the UK and Europe, *International Migration Review*, vol. 29, n° 1, p. 155-206.
- CROSBY Alfred W., 1986. – *Ecological imperialism : the biological expansion of Europe 900-1900*. – Cambridge, Cambridge University Press, 368 p.
- CURTIN Philip D., 1969. – *The Atlantic slave trade : a census*. – Madison, University of Wisconsin Press, 338 p.
- CURTIN Philip D., 1989. – *Death by migration : Europe's encounter with the tropical world in the nineteenth century*. – Cambridge, Cambridge University Press, 251 p.
- CURTIN Philip D., 1990. – *Disease and imperialism before the nineteenth century*. – Minneapolis, Associates of the James Ford Bell Library, University of Minnesota, 16 p.
- DURAND John D., 1974. – *Historical estimates of world population : an evaluation*. – Philadelphie, Population Studies Center, University of Pennsylvania, 72 p.
- DYSON Tim, 1977. – The demography of the Hadza in historical perspective, in : *Seminar on historical demography (African historical demography)*, p. 139-154. – Edinbourg, Center of African Studies, University of Edinburgh, 2 vol., 468 p.
- ELTIS David, 1991. – Precolonial Western Africa and the Atlantic economy, in : Barbara L. SOLOW (éd.), *Slavery and the rise of the Atlantic system*, p. 97-119. – Cambridge (New York), Cambridge University Press, viii + 355 p.
- EMMER Peter C. et MÖRNER Magnus (éd.), 1992. – *European expansion and migration. essays on the intercontinental migration from Africa, Asia and Europe*. – New York, Berg, 312 p.
- FERRILL Arther, 1985. – *The origins of war from the stone age to Alexander the Great*. – New York, Thames and Hudson, 240 p.
- FERRILL Arther, 1986. – *The Fall of the Roman Empire : the military explanation*. – New York, Thames and Hudson, 192 p.
- FIENNES Richard, 1978. – *Zoonoses and the ecology of human disease*. – Londres, Academic Press, xv + 196 p.
- GAMBLE Clive, 1994. – *Timewalkers : the prehistory of global colonisation*. – Cambridge (Mass.), Harvard University Press, X + 309 p.
- HARRIS Marvin et ROSS ERIC B., 1987. – *Death, sex and fertility*. – New York, Columbia University Press, 227 p.

- HASSAN Fekri A., 1973. – On mechanisms of population growth during the Neolithic. *Current Anthropology*, vol. 14, p. 535-542.
- HAUSEFATER Glenn et BLAFFER HRDY Sarah (éd.), 1984. – *Infanticide comparative and evolutionary perspectives*. – New York, Aldine, xxxix + 598 p.
- HEATHER Peter J., 1991. – *Goths and Romans 332-489*. – Oxford, Clarendon Press, 378 p.
- HOWELL Nancy, 1986. – Feedbacks and buffers in relation to scarcity and abundance : studies of hunter-gatherer populations, in : David COLEMAN et Roger SCHOFIELD (éd.). *The state of population theory. Forward from Malthus*, p. 156-187. – Oxford, Basil Blackwell, 311 p.
- IGCA, 1995. – *Illegal aliens : a preliminary study*. – Genève, Secretariat of the Inter-Governmental Consultations on Asylum, Refugee and Migration Policies in Europe, North America and Australia.
- KUIJSTEN Anton, 1995. – The impact of migration streams on the size and structure of the Dutch population, in : Saskia VOETS, Jeannette J. SCHOORL et Bart DE BRUIJN (éd.), *The demographic consequences of international migration*, p. 283-305. – The Hague, NIDI, 430 p.
- KRINGS Matthias, GEISERT Helga, SCHMITZ Ralph W., KRAINITZKI Heike et PÄÄBO Svante, 1999. – DNA sequence of the mitochondrial hypervariable region II from the Neandertal type specimen, *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 96, n° 10, p. 5581-5585.
- KUSSMAUL Ann, 1981. – *Servants in husbandry in early modern England*. – Cambridge, Cambridge University Press, xii + 233 p.
- LANDERS John, 1987. – Mortality and metropolis : the case of London 1675-1825, *Population Studies*, vol. 41, n° 1, p. 59-76.
- LEE Richard B., 1972. – Population growth and the beginnings of sedentary life among the Kung Bushmen, in : Brian SPOONER (éd.), *Population growth : anthropological implications*, p. 329-342. – Cambridge (MA), MIT Press, xxvii + 425 p.
- LINCOLN W. Bruce, 1994. – *The conquest of a continent : Siberia and the Russians*. – Londres, Jonathan Cape, xxii + 500 p.
- LOVEJOY Paul E. (éd.), 1986. – *Africans in bondage : studies in slavery and the slave trade : essays in honor of Philip D. Curtin on the occasion of the twenty-fifth anniversary of African Studies at the University of Wisconsin*. – Madison, African Studies Program, University of Wisconsin, 378 p.
- MARTIN Paul S., 1973. – The discovery of America, *Science*, n° 179, p. 969-974.
- MASSEY Douglas S., ARANGO Joaquín, HUGO Graeme, KOUAOUCI Ali, PELLEGRINO Adella et TAYLOR J. Edward, 1993. – Theories of international migration : a review and appraisal, *Population and Development Review*, vol. 19, n° 3, p. 431-466.
- MCÉVEDY Colin, 1967. – *Penguin atlas of ancient history*. – Harmondsworth, Penguin, 96 p.
- MCÉVEDY Colin et JONES Richard, 1978. – *Atlas of world population history*. – Harmondsworth, Penguin, 368 p.
- MCHENRY Henry M., 1994. – Behavioural, ecological implications of early hominid body-size, *Journal of Human Evolution*, vol. 27, n° 1-3, p. 77-87.
- MCKEOWN Thomas, 1990. – *The origins of human disease*. – Oxford, New York, Basil Blackwell, vi + 238 p.
- MCNEILL William H., 1977. – *Plagues and Peoples*. – Oxford, Basil Blackwell, 85 p.
- MCNEILL William H., 1984. – Human migration in historical perspective, *Population and Development Review*, vol. 10, n° 1, p. 1-18.

- MOCH Leslie P., 1992. – *Moving Europeans : migration in Western Europe since 1650.* – Bloomington (Indiana), Indiana University Press, 257 p.
- NEI Masatoshi et LIVSHITS Gregory, 1989. – Genetic relationships of Europeans, Asians and Africans and the origin of modern *Homo sapiens*, *Human Heredity*, vol. 39, p. 276-281.
- OCDE, 2003. – *Trends in international migration : continuous reporting system on migration. SOPEMI 2002.* – Paris, OCDE/OECD, 372 p.
- PAVLOVSKY Evgeny N., 1966. – *Natural nidality of transmissible diseases, with special reference to the landscape epidemiology of zoonanthroponoses.* – Urbana (Illinois), University of Illinois Press, x + 261 p. (Traduction anglaise par Frederick K. Plous, Jr., éd. par Norman D. Levine).
- PEISKER Théodore, 1911. – The Asiatic background, in : John B. BURY, Henry M. GWATKIN et James P. WHITNEY (éd.), *The Cambridge mediaeval history. Volume I : The Christian Roman Empire and the foundation of the Teutonic kingdoms*, p. 323-359. – Cambridge, Cambridge University Press, XXI + 754 p.
- POHL Hans (éd.), 1990. – *The European discovery of the world and its economic effects on pre-industrial society, 1500-1800.* – Stuttgart, Franz Steiner Verlag, x + 330 p.
- PCO CHINA, 1987. – *The population atlas of China.* – Hong Kong, Oxford University Press, XXIV + 217 p.
- RICHARDS Martin, CÔRTE-REAL Melna, FORSTER Peter, MACAULEY Vincent, WILKINSON-HERBOTS Hilde, DEMAINE Andrew, PAPIHA Surinda, HEDGES Robert, BANDELT Hans-Jürgen et SYKES Bryan, 1996. – Paleolithic and Neolithic lineages in the human mitochondrial gene pool, *American Journal of Human Genetics*, vol. 59, p. 185-203.
- SALT John, 1989. – A comparative overview of international trends and types, 1950-80, *International Migration Review*, vol. 23, n° 3, p. 431-457.
- SALT John, SINGLETON Ann et HOGARTH Jenifer, 1994. – *Europe's international migrants. Data sources, patterns and trends.* – Londres, HMSO, 223 p.
- SCAMMELL Geoffrey V., 1989. – *The first imperial age : European overseas expansion 1400 -1715.* – Londres, Unwin Hyman, 281 p.
- SCHIEFENHOVEL Wulf, 1984. – Preferential female infanticide and other mechanisms regulating population size among the Eipo, in : Nathan KEYFITZ (éd.), *Population and biology*, p. 169-192. – Liège, Ordina, 316 p.
- SEGAL Aaron, 1993. – *An atlas of international migration.* – Londres, Hans Zell, 233 p.
- SOLOW Barbara L. (éd.), 1991. – *Slavery and the Rise of the Atlantic System.* – Cambridge, Cambridge University Press, VIII + 355 p. + cartes.
- STANLEY Neville F. et JOSKE R. A. (éd.), 1980. – *Changing Disease Patterns and Human Behaviour.* – Londres, New York, Toronto, Sydney, San Francisco, Academic Press, XIII + 666 p. + cartes.
- STONEKING Mark et CANN Rebecca L., 1989. – African origin of human mitochondrial DNA, in : Paul MELLAR et Chris STRINGER (éd.), *The human revolution : behavioural and biological perspectives on the origins of modern humans*, p. 17-30. – Princeton, Princeton University Press, 800 p.
- STRINGER Chris B., 1989. – The origin of early modern humans : a comparison of the European and non-European evidence, in : Paul MELLAR et Chris STRINGER (éd.), *The human revolution : behavioural and biological perspectives on the origins of modern humans*, p. 232-244. – Edinbourg, Edinburgh University Press, 800 p.
- STRINGER Chris, 2001. – The evolution of modern humans : where are we now? *General Anthropology*, vol. 7, n° 2, p. 1-5.

- SUTTER Jean et TABAH Léon, 1951. – La notion d'isolat et de population minimum, *Population*, vol. 6, n° 3, p. 481-498.
- SYKES Bryan, 1999. – The molecular genetics of European ancestry, *Philosophical Transactions of the Royal Society of London. Series B : Biological Sciences*, vol. 354, n° 1379, p. 131-138. (Discussion).
- VOETS Saskia, SCHOORL Jeannette J. et DE BRUIJN Bart (éd.), 1995. – *The demographic consequences of international migration*. – La Haye, NIDI, 430 p.
- WALL Richard, 1996. – Comparer ménages et familles au niveau européen : problèmes et perspectives, *Population*, vol. 51, n° 1, p. 93-116.
- WOBST H. Martin, 1974. – Boundary conditions for Palaeolithic social systems : a simulation approach, *American Antiquity*, vol. 39, p. 147-178.
- WOBST H. Martin, 1976. – Locational relationships in Paleolithic society, in : Richard H. WARD et Kenneth M. WEISS (éd.), *The demographic evolution of human populations*, p. 49-58. – Londres et New York, Academic Press, 158 p. (Repris dans *Journal of Human Evolution*, 1976, n° 5)
- WOLPOFF Milford H., 1989. – Multiregional evolution : the fossil alternative to Eden, in : Paul MELLAR et Christ STRINGER (éd.), *The human revolution : behavioural and biological perspectives on the origins of modern humans*, p. 62-108. – Edinburgh, Edinburgh University Press, 800 p.
- WORMALD Patrick, 1994. – Engla Lond : the making of an allegiance, *Journal of Historical Sociology*, vol. 7, p. 1-24.
- WRIGLEY Edward A., 1967. – A simple model of London's importance in changing English society and economy, 1650-1750, *Past and Present*, vol. 37, p. 44-70.
- ZELINSKY Wilbur T., 1971. – The hypothesis of the mobility transition, *Geographical Review*, vol. 61, n° 2, p. 219-249.